



LE DIABLE DU LABRADOR

henri vernes

UNE AVENTURE DE
BOB MORANE

marabout junior

LA COLLECTION JEUNE POUR TOUS LES AGES



HENRI VERNES

BOB MORANE

LE DIABLE DU LABRADOR



MARABOUT

Illustration de Pierre Joubert
Marabout-Gérard - 1960

I

Flac !... Flac !... Flac !...

Le fouet en cuir de caribou claquait dans l'air, manié par un bras herculéen, et s'abattait sans relâche sur l'échine du grand chien gris entravé et qui pourtant faisait face, les yeux fulgurants, le poil hérissé, les dents découvertes en un redoutable piège d'ivoire.

— Ah ! tu veux courir libre comme tes frères les loups !... Ah ! tu fausses compagnie à ton maître !... Eh bien ! prends ça... Et ça !... Et encore ça !... Je vais t'apprendre à être docile !

L'individu qui criait ces paroles d'une voix rauque, brutale, était un géant tenant autant de l'ours que de l'homme, avec sa tête mal équarrie posée directement sur un torse épais et large. Dans le visage plat, envahi par une barbe hirsute, deux petits yeux noirs et ronds brillaient, sous un front fuyant, aux arcades sourcilières proéminentes, comme des morceaux de charbon poli. Le nez était cassé et la bouche, lippue, s'ouvrait sur des dents inégales et saillantes.

Un cercle de curieux entourait le colosse et son impuissante victime : bûcherons à chemises à carreaux, trappeurs à vestes de daim et à bonnets de *racoons*¹. Tous des êtres rudes, n'ayant pas froid aux yeux. Pourtant, aucun d'entre eux ne semblait soucieux d'intervenir, ne tenant pas sans doute à s'attirer la colère du géant, dont les bras et les jambes, épais comme de jeunes sapins, disaient assez la vigueur.

Finalement, comme le fouet de caribou ne cessait de retomber, une voix s'éleva :

— Arrêtez donc, Rocky ! Vous allez le tuer...

— Oui, et cela ne vous servira à rien, fit une autre voix. Pourquoi ne pas essayer plutôt de refiler ce maudit Satan à une autre « poire » de votre espèce ?

¹Anglicisme : raton laveur.

— Peut-être, Rocky, fit un troisième spectateur, seriez-vous moins brave si Satan était détaché. Il serait capable de vous ouvrir la gorge d'une oreille à l'autre avant même que vous ayez le temps de dire « ouf ! ».

Le fouet retomba et, lentement, le monstrueux Rocky se tourna vers ceux qui venaient de parler.

Une lueur mauvaise brillait dans ses regards.

— Si l'un de vous a quelque chose à dire, jeta-t-il, qu'il s'avance !

Personne ne broncha. Alors, le géant éclata de rire.

— Facile de parler dans le dos des gens ! déclara-t-il. Mais, quand c'est le moment d'en découdre, plus personne !... Tous des couards !... Tous des lâches !... Ah !... Ah !... Ah !... Ah !...

À ce moment, il y eut un remous dans la foule des badauds, tandis qu'une voix bien timbrée et décidée clamait :

— S'il y a un lâche et un couard ici, c'est vous, espèce de gros plein de soupe !

Une stupéfaction totale se peignit sur le mufle de Rocky, car jamais personne sans doute, à Little Creek et à des kilomètres à la ronde, n'avait osé lui parler de la sorte. Un homme venait d'apparaître. Il était jeune, de haute taille, mince mais de carrure athlétique et portait avec aisance une veste écossaise à franges, un grossier pantalon de velours et des mocassins. Son visage énergique, durement taillé par une existence passée au grand air, était surmonté par des cheveux noirs et drus. Ses yeux gris, qui ne cillaient pas, se posaient sur toute chose avec une assurance qui aurait fait hésiter les plus braves. Rocky cependant, confiant dans sa force, ne parut guère impressionné. Un œil à demi fermé, le fouet pendant négligemment à bout de bras, il demanda d'une voix rauque :

— Qui êtes-vous donc, gentleman ?

— Mon nom est Robert Morane, répondit l'homme aux cheveux en brosse. Bob pour les intimes, donc pas pour vous ni pour aucun individu de votre sorte.

Une grimace féroce crispa les traits, déjà fort peu séduisants, de Rocky.

— N'êtes pas d'ici, hein ? fit-il. Un *tenderfoot*², sans doute. Le nommé Bob Morane sourit et hocha la tête.

— C'est cela tout juste, dit-il. Un *tenderfoot*... Pourtant, ne vous y fiez pas, le *tenderfoot* en question sait parfois se montrer aussi coriace qu'un autre.

Un tel avertissement ne parut pas toucher Rocky.

— Et vous oseriez répéter que je suis un gros plein de soupe ?

— J'ai dit ce que j'ai dit, fit Morane, et je ne retire rien.

Et je suis aussi un couard et un lâche, hein ?

Cette fois, Bob Morane secoua la tête.

— Non, reconnut-il, ce n'est pas tout à fait cela que j'ai voulu dire. Pas un couard et un lâche, mais plutôt un lâche et un couard. Un lâche parce que vous frappez un animal attaché ; un couard parce que vous n'osez pas le détacher pour lui laisser la chance de se défendre.

La brute éclata de rire.

— Un lâche, un couard, moi Rocky !... Ah !... Ah !... Ah !... En voilà une bien bonne !... Ah !... Ah !... Ah ! Ah !

Et, soudain, sans que rien n'ait pu faire prévoir ce geste, son bras se détendit et le fouet claqua. Morane fut cependant plus rapide encore. D'un léger bond de côté, il s'écarta et la lanière de cuir alla frapper le sol à l'endroit précis où il se trouvait une fraction de seconde plus tôt.

— Je ne me suis pas trompé, laissa tomber calmement le Français. Vous êtes bien un lâche. Seul, un fouet peut vous donner confiance en vous-même. Les mains nues, ce serait sans doute autre chose.

Rocky promena un regard circulaire sur l'assemblée. Visiblement, il aurait aimé continuer à se servir du fouet, mais il craignait la réprobation de tous ces hommes qui admiraient sa force et la redoutaient en même temps. Cet étranger, en face de lui, avec son sourire méprisant, venait de lui lancer un défi, et il lui fallait le relever. Une voix – celle sans doute d'un de ces mêmes hommes qui, quelques secondes plus tôt, alors qu'il

²Tenderfoot = textuellement : pied tendre. Nom donné, dans les contrées sauvages de l'Amérique du Nord, aux novices.

avait le dos tourné, le désapprouvaient – une voix donc vint l’encourager.

– Vas-y, Rocky, jette ton fouet, et écrase-le avec tes poings, ce blanc-bec qui veut faire la loi ici.

Morane ne broncha pas sous l’insulte. Comme, après avoir bourlingué sur tous les océans, il avait la peau du visage aussi culottée que la pipe d’un vieux loup de mer, ce qualificatif de « blanc-bec » lui faisait tout juste autant d’effet qu’une chiquenaude à un tank de cinquante tonnes.

Rocky avait jeté son fouet et, en se dandinant un peu à la façon d’un ours, bien campé sur ses jambes puissantes, ses énormes poings brandis, il s’avança vers Morane. Celui-ci l’attendait, tous les muscles relâchés, mais prêt à se détendre cependant pour contrer un assaut qui ne pouvait tarder.

Et, brusquement, le poing droit du géant fila, à la vitesse d’un train express, vers le menton du Français. Mais ce dernier venait, lui aussi, de passer à l’action. Son bras gauche, lancé vers l’extérieur, arrêta le coup. En même temps, il virevoltait sur lui-même et son bras droit, balancé à la façon d’un fléau, allait frapper la nuque de Rocky, forçant celui-ci à se pencher en avant. Pliant les jarrets, Bob souleva son antagoniste sur la hanche et, se redressant brusquement, le fit passer par-dessus lui. Avec un grognement de douleur, Rocky retomba à plat sur le dos et, à demi assommé par le choc, demeura un long moment immobile, comme s’il avait la colonne vertébrale brisée. Il n’en était rien cependant – il fallait sans doute autre chose pour rompre les reins de ce mastodonte – car, finalement, il se redressa et demeura assis, grimaçant et gémissant à la façon d’un goutteux en pleine crise.

Sans cesser de surveiller son adversaire, dont il avait à redouter la trahison, Bob Morane demanda :

– Alors, Rocky, on a son compte ?

Seul un grognement, où douleur et rage se mêlaient, lui répondit. Aussitôt, Bob enchaîna :

– Puisque j’ai un peu rabattu votre caquet, Rocky, je vais vous faire une proposition à présent. Ce chien, que vous battiez, il y a quelques instants sous prétexte qu’il n’est bon à rien, je

vous en offre cinquante dollars. De cette façon, quand il sera en ma possession, vous ne pourrez plus le martyriser.

Le géant, toujours assis sur le sol, ne répondit pas tout de suite. Au bout d'un moment cependant, il se mit à ricaner et, se tournant vers l'assemblée pour la prendre à témoin, dit à haute voix :

— Cinquante dollars ! Vous entendez, les amis, ce *tenderfoot* offre cinquante dollars pour ce démon à quatre pattes, alors qu'il ne vaut rien, même pas le poids de la viande. Tout juste une balle de revolver...

Lentement, le colosse se mit debout et continua à l'adresse de Morane :

— Eh bien ! Gentleman, je vais vous faire une contreproposition. Vous laissez votre argent où il se trouve et je vous offre une bataille à coups de poing, sans que vous employiez vos trucs de Chinois. Si vous me battez, Satan sera à vous. Au contraire, si je vous bats, je le tuerai d'un coup de revolver. Il est à moi, et personne ne pourra m'empêcher d'abattre mon chien.

Bob Morane serra les poings. Non, aucune loi au monde ne pourrait punir Rocky s'il tuait le chien-loup, car la notion de meurtre ne s'étendait encore qu'à l'échelle de l'homme. Plus tard peut-être, dans une civilisation plus sensible, plus respectueuse de la vie... Mais Bob savait qu'il était inutile de vouloir remuer les montagnes. Il se tourna vers Satan. L'animal était couché sur le ventre, le museau entre les pattes, et ses yeux allaient de Rocky au Français, comme s'il surveillait le développement d'une discussion dont il était l'enjeu. De temps à autre seulement, ses babines se retroussaient sur des crocs pareils à de petits poignards et un sourd grondement sortait de sa gorge. Et Bob se sentit saisi d'une grande sympathie pour cet animal qu'il devinait libre et inadapté, plus près de la vie que lui offrait la nature que de l'état de servitude auquel voulaient le condamner les humains.

— C'est parfait, Rocky, jeta Morane, j'accepte votre proposition. Vous me battrez peut-être, mais je vous préviens que, si j'ai l'occasion de vous flanquer une raclée, je ne la manquerai pas. Maintenant, avancez, je suis prêt.

Morane savait qu'il aurait affaire à forte partie car, en plus de sa force, le géant devait avoir pratiqué la boxe, ou tout au moins s'être bagarré à de nombreuses reprises, son nez cassé le disait assez.

Cependant, Rocky ne bougea pas. Il se contenta de secouer la tête.

— Ne soyez pas trop pressé, dit-il. Bien entendu, je pourrais vous aplatis sans retard. Pourtant, je préfère attendre, car j'aimerais que tous mes amis, dont beaucoup travaillent à cette heure, puissent assister à votre déconfiture. Pourquoi ne pas remettre la rencontre à ce soir, neuf heures, dans la grande salle du *saloon* de Joe Kibbee ?

Il se tourna vers l'assemblée et demanda :

— Qu'en pensez-vous, les amis ?

Des cris fusèrent.

— Oui, c'est cela ! À neuf heures, ce soir, chez Kibbee ! Et que ce soit un vrai combat !

— C'est ça, Rocky, tu lui apprendras, à ce *tenderfoot*, à se mêler de ce qui ne le regarde pas !

Sous ces approbations, le colosse se cambrait de toute sa hauteur, dressant la tête, comme s'il ne voulait pas perdre le moindre pouce de taille. Bob comprit alors que la brute se doublait d'un vaniteux aimant à se donner en spectacle, à parader, d'où la rencontre proposée pour le soir. Rocky voulait que tous les habitants de Little Creek assistassent à son triomphe, qu'il croyait certain.

— N'ayez crainte, Rocky, fit Morane, vous aurez votre petite exhibition nocturne. Je m'en voudrais de décevoir vos admirateurs. En attendant, laissez-moi vous donner un conseil : ne vous avisez pas de martyriser encore cet animal – il désignait le chien-loup – sinon je m'empresserai d'user à nouveau de mes trucs de Chinois, comme vous dites, et vous pourriez regretter d'être né.

— Soyez tranquille, fit une voix, je veillerai à ce que cette condition soit respectée.

Un homme venait de faire son apparition. Il était d'une taille légèrement au-dessus de la moyenne et portait un chapeau à bords plats de boy-scout, une tunique de drap, un pantalon et

des bottes de cavalier. À sa ceinture, pendait un lourd revolver enfermé dans un étui de cuir et relié au cou par une cordelière. Sur le visage du nouveau venu, une volonté opiniâtre se lisait.

Avec respect, les badauds s'étaient écartés sur le passage du *mounty*. Ce dernier alla se camper devant Rocky, auquel il déclara d'une voix menaçante :

— Vous avez entendu ce que ce gentleman a dit ? Je vous répète la même chose : ne touchez plus à cet animal, sinon il pourrait vous en cuire. Et j'espère que, ce soir, vous prendrez une de ces raclées qui vous fera perdre à jamais vos airs de matamore. Il y a trop longtemps que vous jetez le trouble à Little Creek et il serait temps que vous receviez une bonne leçon.

Se tournant vers les badauds, le policier cria :

— Et maintenant, dispersez-vous ! Pour l'instant, le spectacle est terminé !

* * *

Little Creek était une petite agglomération d'une centaine de cabanes située en plein cœur du Labrador, sur la rive même du lac Mistasin, non loin du fort du même nom dont les palissades abritaient, en plus des installations militaires, les comptoirs de la compagnie dite de la baie d'Hudson, par lesquels passait tout le commerce de fourrures de la région.

Ce n'était pas pour s'adonner au dur travail de trappeur ou de chercheur d'or que Bob Morane avait gagné cette contrée sauvage, mais pour y vivre un hiver canadien, expérience qui lui manquait encore, et chasser la faune des neiges... à l'aide d'un appareil photographique et d'un téléobjectif. Parvenu l'avant-veille, par hydravion, à Little Creek, Bob s'était aussitôt occupé à préparer son hivernage. Celui-ci devait se passer dans une cabane construite à une vingtaine de kilomètres du lac, dans une agréable vallée creusée par un affluent de la Big River, qui se jetait elle-même dans le lac. Dans deux, trois jours au maximum, plusieurs grandes pirogues, remontant la rivière, charrieraient des vivres et le matériel nécessaires à l'hivernage.

Les piroguiers regagneraient ensuite Little Creek, laissant Morane seul, à attendre les premiers froids.

Mais tout ce qui, pour l'instant, préoccupait Bob, c'était cette mauvaise affaire qu'il venait de se mettre sur les bras. Peu soucieux semblait-il de mécontenter le policier, les badauds et Rocky lui-même s'étaient éloignés. Bob et le *mouty* étaient donc demeurés face à face, à proximité du chien-loup qui, toujours couché, continuait à observer en poussant de temps à autre un sourd grondement.

Le policier s'était mis à rire.

— Ainsi, commandant Morane, fit-il, à peine êtes-vous arrivé à Little Creek que, déjà, vous vous attirez des ennuis.

Bob hocha la tête et se peigna les cheveux des doigts de sa main droite ouverte.

— Je n'en puis rien, dit-il. C'est ainsi partout où je passe. On dirait que j'attire la foudre. Il me faut reconnaître pourtant que je ne fais rien pour l'éviter. En ce cas pourtant, je ne pouvais laisser cette brute martyriser cet animal captif sans intervenir. Mais vous venez de m'appeler « commandant Morane ». Comment se fait-il que vous me connaissiez si bien ? Serait-on renseigné à ce point, dans la Police Montée ?

Le *mouty* eut un signe de dénégation.

— Ce n'est pas cela, expliqua-t-il, mais je me rends assez souvent à Québec, où j'ai de la famille. C'est là que j'ai lu vos aventures. Le moins que l'on puisse dire, c'est que vous êtes un type plutôt coriace, n'est-ce pas, commandant Morane ?

Et, comme le Français ne répondait pas, il enchaîna :

— Mais laissez-moi me présenter : lieutenant Grosjean, chargé d'une mission de surveillance dans cette région.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— N'empêche, continua encore le policier, en revenant sur sa première idée, que vous venez de vous mettre une vilaine histoire sur le dos. Vous savez vous bagarrer, et toujours pour la défense du droit, je le sais. Pourtant, je doute que, cette fois, votre combat en vaille la peine car, non seulement Rocky est un boxeur redoutable mais, en outre, ce démon – Grosjean désignait le chien – est tristement célèbre dans la contrée. Son nom de baptême est Satan, mais on l'a surnommé « Le Diable

du Labrador », et ce avec raison. Démon, diable, Satan, tout cela lui va à ravir. Voilà quatre ans qu'il est né, et il y a en lui un quart de chien seulement, pour trois quarts de loup. Élevé par un chasseur indien, il lui a faussé compagnie, alors qu'il était à peine âgé d'un an, pour aller se joindre aux bandes de loups hantant la région. Il connaît toutes les ruses des hommes, et son astuce, sa férocité, sont telles que les trappeurs, souvent superstitieux comme le sont tous les solitaires, le considèrent comme ensorcelé. Parfois cependant, notre Satan est repris par la nostalgie de la civilisation et il revient retrouver son maître. Voilà peu de temps, ce dernier, engagé dans une partie de poker avec Rocky, a mis un chien – sans dire lequel – en enjeu. Rocky a gagné. Le chien en question était le Diable du Labrador lui-même, et le gagnant a bien été forcé d'accepter ce marché de dupe. Depuis, Satan lui a échappé trois fois, et chaque fois, il l'a repris et lui a infligé une solide correction qui, bien entendu, rend l'animal encore plus farouche et haineux envers son nouveau maître.

– Et personne n'a empêché cette brute de continuer à martyriser cette pauvre bête ? interrogea Morane.

Le lieutenant Grosjean haussa les épaules.

– Rocky possède une force redoutable, et personne n'oserait se dresser ouvertement contre lui. D'ailleurs, les gens, par ici, sont habitués à une vie rude, et la sentimentalité n'est pas leur fort.

Une expression rêveuse sur son visage tanné, Bob Morane considérait le chien-loup toujours couché, les yeux brillant d'un éclat sauvage, auprès du piquet auquel il était entravé.

– Un bien bel animal, murmura le Français.

Le policier approuva.

– Oui, un bien bel animal. Souple, puissant, rapide. Aucun de ses semblables, loup ou chien, à des centaines de kilomètres à la ronde, ne serait capable de le vaincre, et l'homme qui réussirait à gagner son amitié s'adjoindrait un compagnon précieux, surtout dans ces farouches solitudes. Mais voilà, personne à ce jour n'a réussi à dresser le Diable du Labrador.

Certes, Bob ne prétendait pas réussir là où d'autres, plus experts que lui dans la pratique du dressage, avaient échoué.

Pourtant, puisque Satan était l'enjeu du combat, ce serait un plaisir qu'il essayerait de flanquer une raclée à Rocky, car le langage de la force devait être le seul que cette brute humaine comprît. Ensuite, s'il triomphait, Bob s'empresserait de rendre la liberté à l'animal afin qu'il puisse à loisir errer à travers le *wild* en compagnie de ses demi-frères les loups.

Mais, déjà, le lieutenant Grosjean enchaînait sur sa dernière phrase :

— Et personne non plus, à ma connaissance et à celle des habitants de Little Creek, n'a encore réussi, à ce jour, à vaincre Rocky. En plus de sa force, il possède l'avantage d'être un ancien boxeur. Oh, pas un champion, bien sûr. Il est trop lourdaud et manque d'intelligence pour cela. Pourtant, il connaît toutes les ficelles du métier.

Bob sourit.

— J'ai aussi quelques mauvais tours dans mon sac, fit-il remarquer doucement.

Le policier poussa un soupir de soulagement.

— Me voilà rassuré, dit-il. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bonne chance. Bien sûr, comme représentant de l'ordre, je devrais interdire ce combat. Pourtant, ce serait avec plaisir que je verrais ce matamore étalé de tout son long sur le sol... si vous parvenez à accomplir ce tour de force, bien entendu.

Bob ne répondit pas. Du bout des doigts, il frottait son poing droit là où la pratique du *karaté*, cette redoutable boxe japonaise, avait déformé les articulations métacarpo-phalangiennes et donné à celles-ci la consistance de la pierre.

II

Le *saloon* de Joe Kibbee était une vaste construction de planches divisée en deux parties par une solide cloison. L'une de ces parties était aménagée en magasin où l'on vendait de tout, depuis le piège à martres jusqu'aux chandelles de suif, en passant par les armes, les munitions et nourritures de toutes sortes ; de l'autre côté de la cloison, on avait installé un bar et des tables où les habitués pouvaient non seulement déguster les consommations de leur choix, mais aussi battre les cartes et faire rouler les dés.

Dans les solitudes canadiennes, où les distractions sont rares, les nouvelles vont vite, si vite qu'il semble que le vent lui-même se fasse complice des hommes pour les transporter.

Quand Bob, ce soir-là, quitta l'inconfortable auberge où il avait pris pension, pour se diriger vers l'établissement de Joe Kibbee, une étrange animation se manifestait dans la petite agglomération. Par groupes de deux, trois personnes, ou même davantage, des hommes longeaient l'unique rue, pour se diriger vers le *saloon*. Il y avait là des habitants de Little Creek, bien entendu, mais aussi des trappeurs, des bûcherons et des mineurs venus de plusieurs kilomètres à la ronde pour assister à l'événement du jour : ce combat de boxe « au finish » devant opposer le terrible Rocky à un *tenderfoot* par trop audacieux.

Morane n'ignorait pas que tous ces hommes étaient là pour contempler son écrasement, mais cela ne l'inquiétait pas outre mesure. En acceptant le défi de Rocky, il avait pris ses risques et se sentait disposé à aller jusqu'au bout, quel que fût le résultat de la rencontre.

Affectant un air totalement détaché, le Français s'arrêta non loin du piquet, planté dans un renforcement, près de la porte d'un hangar, auquel le Diable du Labrador était demeuré attaché depuis le matin. C'était à peine si, dans l'obscurité, on distinguait la forme sombre de l'animal couché sur le ventre.

Pourtant, à l'éclat de ses yeux, qui brillèrent dans la nuit comme ceux des loups, on ne pouvait douter de sa présence.

— Alors, Satan, demanda Morane à mi-voix, toujours aussi irréductible ?

Le chien-loup laissa échapper un grondement de menace.

— En voilà un accueil ! fit Bob. Est-ce ainsi que l'on prouve sa reconnaissance à quelqu'un qui, pour avoir voulu vous protéger, va peut-être avant longtemps, recevoir la plus terrible raclée de son existence ?

Comme le Diable du Labrador grondait à nouveau, Bob n'insista pas. Peut-être eût-il aimé devenir l'ami de cet être indomptable et capricieux, mais pouvait-on devenir l'ami du blizzard courant librement sur l'immensité des prairies ?

À pas lents, le Français reprit son chemin en direction du *saloon*. Il était chaussé de mocassins et vêtu légèrement d'un pantalon de velours, d'un chandail à col roulé et d'une veste à franges, en gros tissu écossais. Il se sentait parfaitement en forme, prêt à affronter tous les Rocky de la terre, l'un après l'autre évidemment.

Jetant un coup d'œil au cadran lumineux de sa montre-bracelet, Bob Morane se rendit compte qu'il était neuf heures deux minutes, alors que le rendez-vous avec Rocky était fixé à neuf heures précises. Bob sourit et murmura :

— Les gens bien se font toujours attendre... Qui sait si, pour le moment, Rocky n'est pas en train de croire à sa victoire par forfait !

Il avait atteint la porte du *saloon*. Il la poussa et s'avança dans la vaste salle enfumée. On avait disposé les tables en carré autour d'un large espace libre, de quatre mètres sur quatre environ de côté, qui devait faire office de ring. Autour de ces tables, ou assis sur le bar, ou encore debout contre les cloisons et les murs, tout un peuple bigarré se pressait, trappeurs, bûcherons, chercheurs d'or, mineurs, prospecteurs d'uranium. Au centre du ring, Rocky se dressait, dominant toute l'assemblée de sa haute taille. Du regard, Bob chercha le lieutenant Grosjean, mais il ne l'aperçut nulle part.

Quand Bob avait pénétré dans le *saloon*, un silence total s'était fait, troublé presque aussitôt par un rugissement poussé par Rocky.

— Ah ! voilà notre *tenderfoot* !... Je croyais bien, gentleman, que vous alliez nous faire faux bond.

— Il ne faut jamais désespérer, fit Bob d'une voix calme, en s'avançant entre les tables, en direction du colosse.

Lentement, Rocky entreprit de déboutonner sa chemise, qu'il rejeta, découvrant un torse de gorille, aux pectoraux puissants mais gras. À son tour, Bob se dévêtit, se dépouillant de sa veste écossaise et de son chandail, pour garder uniquement son pantalon et ses mocassins. Moins puissant, moins lourd que son adversaire, il montrait cependant une poitrine profonde, des épaules vigoureuses et des bras solidement musclés et nerveux. Malgré la masse de chair, d'os et de graisse de Rocky, le Français donnait l'impression d'un combattant redoutable, alliant rapidité et souplesse à la force pure.

Un grand diable de mineur, maigre et au nez busqué, s'avança dans le ring improvisé et, se campant entre les deux adversaires, désigna Rocky, pour clamer :

— J'ai le plaisir de vous présenter le grand combat de ce soir, qui se déroulera entre, d'une part, ici, à ma droite, l'invincible Rocky, quatre-vingt-quinze kilos, et...

— Robert Morane, enchaîna le Français. Quatre-vingts kilos.

— Si le dénommé Robert Morane triomphe, continua le mineur, il deviendra propriétaire du chien-loup Satan, attaché au-dehors. Si, au contraire, et comme nous le pensons tous, Rocky écrase son adversaire...

— Il tuera Satan d'un coup de carabine, enchaîna à son tour le colosse, et ce afin de débarrasser la région de ce maudit Diable du Labrador.

— Le combat ne comportera pas de reprise, dit encore le mineur. Le premier des adversaires qui restera plus de dix secondes à terre sera déclaré vaincu. Les coups bas sont interdits, ainsi que toute pratique ne cadrant pas avec les règles du noble art.

Des ricanements fusèrent un peu partout et, en considérant les visages des spectateurs, éclairés par la lumière des lampes à pétrole accrochées au plafond, Bob comprit n'avoir pas à compter sur leur impartialité. Il était même probable que la plupart d'entre eux apprécieraient surtout les coups défendus et que Rocky ferait l'impossible pour ne pas les décevoir.

Venant de la porte, une voix s'éleva alors :

— Et je veillerai personnellement à ce que ces règles soient respectées.

Tous les regards se tournèrent aussitôt vers l'homme qui, venant d'entrer, avait prononcé ces paroles. Bob reconnut le lieutenant Grosjean. Ce dernier s'avança entre les tables, jusqu'au bord du ring et, s'adressant à Morane et à Rocky, déclara :

— À présent, messieurs, vous pouvez commencer. Et que le meilleur gagne !

* * *

Morane et Rocky étaient maintenant face à face, Bob réalisait que, pour beaucoup, un tel combat pouvait paraître vain, puisque le seul enjeu en était la vie d'un chien. Cette vie cependant, pour Morane, était sacrée, comme toute autre vie, et c'était sans regret qu'il s'apprêtait à la défendre.

Le mineur au nez crochu qui, d'office, s'était attribué les fonctions d'arbitre, s'adressa aux deux adversaires :

— Serrez-vous la main, messieurs. Ensuite, chacun sa chance.

Rocky tendit la main droite, que Bob serra. Pourtant, à peine les deux mains s'étaient-elle quittées que, brusquement, le poing gauche du colosse fila, en un court crochet, vers la mâchoire du Français. Ce dernier possédait des réflexes rapides et, instinctivement, il se déroba pour éviter le coup. Toutefois, il n'y réussit pas complètement. Le poing de Rocky le toucha à l'oreille et il eut l'impression de recevoir une ruade de cheval. Il tournoya sur lui-même, roula sur le côté, jambes par-dessus tête et atterrit sur le plancher, où il demeura étendu sur le dos. Par chance, grâce au début d'esquive, le coup n'avait pas atteint Bob

à l'endroit visé. Porté avec trop de lourdeur, il avait été plutôt une bourrade qu'un punch vraiment efficace. Une bourrade douloureuse cependant, car Morane avait l'impression que son oreille venait d'être brûlée par un fer rouge, et il se sentait étourdi. Pas assez cependant pour n'avoir pas conscience de ce qui se passait autour de lui. À travers un léger brouillard, il voyait Rocky, ramassé sur lui-même, s'appêtant à l'achever dès qu'il se relèverait. Il vit aussi le mineur au nez crochu s'approcher de lui et commencer à compter :

— Un, deux, trois...

Sagement, Morane demeura au plancher afin de récupérer. À sept seulement, il se redressa, pour se mettre péniblement debout. Aussitôt, Rocky se précipita sur lui, dans le but de lui porter l'ultime estocade.

C'était ce que Bob attendait. Au moment où les poings de la brute allaient s'abattre, il se déroba et Rocky, emporté par son élan alors qu'il comptait avoir facilement raison d'un adversaire désarmé, pivota sur lui-même et faillit s'abattre. Il réussit cependant à retrouver son équilibre et fit à nouveau face à Morane... pour recevoir un sec direct du gauche à l'arcade sourcilière, direct suivi d'un second, du droit celui-là, assené sur le nez.

Morane était encore à demi étourdi, et ses coups n'avaient pas été portés avec toute la vigueur nécessaire. Ils firent cependant voir trente-six chandelles au géant qui, instinctivement, remonta sa garde. Rapidement, dans une sorte d'entrechat de danseur, Bob fit un pas à gauche et décocha une droite au foie de son antagoniste. Rocky ouvrit la bouche, à la façon d'un noyé cherchant désespérément une dernière goulée d'air, et il se plia en deux.

Il fallait cependant autre chose pour jeter bas une telle masse de muscles et d'os. Dans la position où le colosse se trouvait, Bob ne pouvait frapper à nouveau, sous peine de se briser les mains sur le crâne épais.

Sans se redresser, Rocky se mit à avancer, décochant de larges crochets que Bob évitait aisément, mal ajustés qu'ils étaient. Morane comprenait cependant qu'il lui fallait profiter que Rocky n'avait pas encore complètement récupéré pour

assurer son avantage. Il décida donc d'user de ruse. Au moment où le géant lui décochait une droite, il fit mine d'être touché au flanc, alors que son avant-bras avait en réalité amorti le coup. Il se laissa glisser de côté, la garde basse, un peu comme si, déséquilibré, il allait tomber. Avec un rugissement de triomphe, Rocky bondit en avant, les poings levés telles des masses. C'était tout ce que Morane attendait. Il se redressa et, en un mouvement d'une telle rapidité que l'œil humain ne pouvait le percevoir, il décocha un doublé à la face du géant. Bob avait maintenant complètement récupéré, et ses coups étaient secs et précis. Ils ébranlèrent Rocky, lequel prit encore dans les côtes une gauche-droite qui le fit grimacer de douleur.

Les jeux n'étaient pas faits pourtant, Bob le savait. Il y avait, entre son adversaire et lui, une trop grande différence de poids et de masse, de force pure aussi, pour qu'il pût espérer en finir aussi aisément. Ses coups portaient, certes, mais le colosse pouvait sans doute en encaisser bien d'autres avant de s'écrouler. Et, si l'un de ses monstrueux poings touchait Bob au bon endroit...

Bien qu'ayant encaissé plus de coups que le Français, Rocky gardait encore toutes les chances de vaincre, quand il commit l'erreur de perdre son sang-froid. Poussant des grognements de rage, faisant tourbillonner ses bras comme des ailes de moulin à vent, il se précipita sur Morane afin de l'écraser sous sa masse. Le Français se déroba. À nouveau, Rocky fonça. Bob s'esquiva à nouveau. Alors, entre les deux combattants, se déroula un étrange ballet, où la force physique, brutale et débridée, s'opposait à la souplesse, à l'intelligence. Chacun des coups de Morane portait, atteignant le géant avec toujours plus de précision et de violence.

De plus en plus, Rocky perdait contenance et, devant cet adversaire qui, toujours, se dérobait, son impétuosité se changeait en colère, sa colère en rage. Il soufflait comme une machine à vapeur et ses crochets se faisaient de plus en plus imprécis. Certains, certes, touchaient Morane mais, s'ils le secouaient, aucun d'entre eux ne devait cependant le mettre réellement en danger.

À tout autre boxeur de la force et de la corpulence de Morane – sauf bien entendu à un professionnel – il eût été difficile d’abattre ce mastodonte humain qu’était Rocky. Pourtant, si le Français était moins puissant et moins lourd que son antagoniste, la pratique du *karaté*, en durcissant ses poings et en en faisant des armes efficaces, lui procurait un avantage certain. À plusieurs reprises déjà, Rocky avait éprouvé la vigueur de la frappe de son adversaire, car il avait failli être jeté au sol, et une intense surprise s’était marquée dans ses petits yeux de bête fauve, que la rage injectait maintenant de rouge.

Sans paraître se soucier du fait qu’il s’essoufflait davantage à chaque seconde, le colosse semblait avoir pour seule préoccupation d’acculer Bob dans un coin du ring, entre deux tables, pour l’écraser sous sa masse, l’empêcher de se dérober et le foudroyer d’une série de crochets fracassants.

Ce plan faillit bien réussir. Morane ne se déroba pas assez vite devant l’une des attaques de Rocky et se trouva effectivement coincé dans l’angle formé par deux tables. Avec un rugissement de triomphe, le géant lança sa droite en un puissant swing. Bob eut juste le temps d’esquiver en se baissant, et le poing de son adversaire lui rabota le dessus du crâne avec une telle vigueur qu’il crut avoir le cuir chevelu arraché. Cependant, en frappant, Rocky s’était découvert. Le poing droit de Morane, parti de la hanche et lancé en un mouvement tournant, percuta la mâchoire offerte avec un claquement sec. Bob avait frappé avec une extrême vigueur, comme s’il voulait atteindre un point situé derrière la nuque de son antagoniste. Pourtant, Rocky ne tomba pas. Il resta debout, les bras ballants, vacillant, le regard déjà vague. Bob redoubla et, cette fois, comme un arbre sous l’ultime coup de cognée du bûcheron, le géant s’écroula à la renverse, les bras en croix, sur le plancher, où il ne bougea plus.

III

— Un... Deux... Trois... Quatre... Cinq... Six... Sept... Huit... Neuf... Dix...

Mais le mineur au profil de vautour aurait pu compter jusqu'à cinquante, et même au-delà, il ne serait pas arrivé au bout de l'évanouissement de Rocky. Celui-ci était bel et bien knock-out et il lui faudrait assurément plusieurs minutes avant de reprendre définitivement connaissance.

L'arbitre eut un grand geste, signifiant ainsi que le combat était terminé. Ensuite, s'approchant de Morane, il lui leva le bras en criant :

— Voici le vainqueur, par K-O. !

Aussitôt, parmi les spectateurs, ce fut une explosion. Bondissant par-dessus les tables, ils entourèrent Morane, le félicitant, chacun voulant lui serrer la main. Tantôt, tous persuadés de la victoire du géant, ils se moquaient, intérieurement de ce *tenderfoot* qui, comme ils le pensaient, devait mordre la poussière. À présent que leur idole venait d'être jetée bas, ils en cherchaient tout naturellement une autre en la personne du vainqueur.

Il fallut toute l'autorité du lieutenant Grosjean pour tempérer l'admiration de la foule et permettre à Morane de se dégager. On put alors s'occuper de Rocky, toujours étendu sur le plancher. On lui jeta de l'eau au visage, on lui fit boire du whisky, et ce fut au bout de cinq minutes seulement qu'il ouvrit les yeux, pour formuler la question désormais classique :

— Où suis-je ?

Un mauvais plaisant éclata de rire et cria :

— Tu es en enfer, en train de te faire rôtir à petit feu !

Lentement, sans paraître avoir entendu ces paroles, le colosse se redressa.

— Que s'est-il passé ?

— Le *tenderfoot* vient de te donner une leçon de boxe ! lança encore quelqu'un.

Alors seulement, Rocky aperçut Morane. Il passa une main tremblante sur sa mâchoire et fit la grimace.

— Avec quoi m’avez-vous frappé ? demanda-t-il à l’adresse du Français.

— Avec le poing, naturellement, répondit Bob.

La colère empoigna le colosse.

— Avec le poing ! s’exclama-t-il. Ce n’est pas vrai ! Vous mentez. Vous avez dû vous servir d’un marteau ou...

Il voulut se relever tout à fait pour se précipiter à nouveau sur son adversaire, mais ses talons glissèrent sur les planches et il retomba assis. Le lieutenant Grosjean en profita pour intervenir. Il se campa devant le vaincu et lança d’une voix sèche :

— Restez tranquille, Rocky. Vous venez de vous faire rosser, et régulièrement. À présent, si vous voulez faire le vilain, je vous boucle pour avoir troublé l’ordre public... Compris ?

Sans aucun doute, le géant ne tenait pas à avoir maille à partir avec la Gendarmerie royale, car il se contenta de dire, sur un ton penaud :

— Compris, lieutenant. Puisque vous affirmez que ce gentleman m’a battu à la régulière, je n’insiste pas... J’espère qu’il voudra bien, maintenant, me débarrasser de sa présence.

— Tout de suite, puisque vous le désirez, Rocky, dit Morane. Avant, cependant, j’aimerais que vous me régliez l’enjeu du combat.

— L’enjeu ! sursauta le colosse. De quel enjeu voulez-vous parler ?

— Le chien-loup..., commença Bob.

Un éclat de rire échappa à Rocky, un éclat de rire que sa mâchoire en mauvais état changea aussitôt en grimace.

— Vous voulez parler de Satan ?... Eh bien ! prenez-le... Et allez rejoindre les loups en sa compagnie si cela vous plaît !

Déjà, un peu partout à travers le *saloon*, le whisky coulait dans les verres. Le lieutenant Grosjean saisit Morane par le coude.

— Sortons, commandant, dit-il. Tous ces gens-là vont boire à votre santé et, malgré la casse, Joe Kibbee va faire une bonne

recette ce soir. Allons jeter un coup d'œil à notre Diable du Labrador.

* * *

Les deux hommes s'étaient retrouvés dehors, dans la douce et claire nuit de l'été canadien. En silence, ils marchèrent en direction de l'endroit où était attaché Satan. Pourtant, quand ils y parvinrent, ils ne devaient pas distinguer la silhouette sombre du chien-loup.

— Satan ! fit Morane à mi-voix. Satan !... M'entends-tu, démon des prairies ?

Aucun grondement ne répondit à cet appel, et les deux terribles yeux de feu vert ne brûlèrent pas dans les ténèbres.

— Ah çà ! fit Bob. Que se passe-t-il ?

La lumière d'une torche électrique brilla au poing de Grosjean, mais tout ce que le faisceau de clarté révéla fut un piquet de bois auquel pendait un épais lien de cuir. Le *mouty* s'avança et s'accroupit, pour étudier l'extrémité de la lanière.

— Elle a été rongée, constata le policier. Une bande de peau de caribou enroulée autour d'un fin câble d'acier. Et, pourtant, Satan a fini par en venir à bout. Ah ! il n'a pas volé son nom de Diable du Labrador, celui-là...

Grosjean se tourna vers Bob et continua :

— L'animal doit être loin maintenant. Et pas question d'essayer de le rejoindre. Vous vous êtes bagarré pour rien, commandant Morane.

Bob haussa les épaules et se mit à rire silencieusement.

— Non, pas pour rien, fit-il. J'ai donné une leçon à ce matamore de Rocky, et peut-être cela l'incitera-t-il à plus de sagesse. En outre, pendant le match, personne ne s'est occupé de Satan, et cela lui a sans doute permis de reprendre sa liberté. De toute façon, j'allais la lui rendre. Ce chien-loup me ressemble un peu : pas fait pour être captif...

Le policier et Morane tournèrent les talons et marchèrent vers l'auberge où le Français avait provisoirement élu domicile. Dans quelques jours, il quitterait Little Creek pour gagner ses quartiers d'hiver, là-bas, sur le plus proche affluent de la Big

River, et il ne songerait plus au Diable du Labrador. Puisque celui-ci aimait la liberté et qu'il l'avait reprise, tout était bien qui finissait bien.

Cependant Bob Morane ignorait qu'au cours des mois qui allaient suivre, la piste du terrible chien-loup croiserait à nouveau la sienne, et cela dans des circonstances tragiques. Mais notre héros, tout ingénieux qu'il fût, ne possédait pas le don de lire dans le futur.

IV

Morane déposa l'édition, sur papier bible, des *Aventures surprenantes de Robinson Crusoé*, qu'il relisait peut-être pour la dixième fois et jeta un regard autour de lui, à travers la cabane encombrée d'objets de toutes sortes : fourrures, matériel de cuisine, appareils photographiques, vêtements, raquettes de neige, livres, armes... Elle n'était pas grande cette cabane, cinq mètres sur cinq mètres à peine mais, entre ses murs de rondins, son plancher de sapin et son toit de carton bitumé, elle contenait tout ce qui pouvait assurer le confort d'un homme solitaire et peu soucieux du luxe.

De nombreux jours déjà s'étaient écoulés depuis la rencontre ayant opposé Morane à Rocky, dans le *saloon* de Joe Kibbee. Il y avait eu le départ de Little Creek avec des guides et trois gros canots chargés de matériels, de vivres et de chiens, les pénibles heures de portage et, enfin, l'installation dans cette paisible vallée, verdoyante à l'époque et où Bob avait occupé une ancienne cabane de chasseur de fourrures. Comme voisins, il n'avait que quelques trappeurs, dont les habitations se trouvaient à plusieurs kilomètres de la sienne.

Occupé à son installation, à ses premières chasses aux images, Bob n'aurait plus songé au Diable du Labrador si, au hasard de l'une ou l'autre rencontre avec un trappeur du voisinage, il n'avait appris que le grand chien-loup, définitivement retourné, semblait-il, à la vie sauvage, se rendait tristement célèbre dans la région par ses déprédations, ses rapines de toutes sortes. Plus tard, quand l'hiver fut venu et, avec lui, la neige et le froid, Satan avait pris le commandement d'une bande de loups, en compagnie desquels il chassait, allant même jusqu'à s'attaquer aux chiens de traîneaux.

Isolé dans sa vallée comme un ermite au fond de sa thébaïde, Morane avait assisté à la fin de l'été, traversé l'automne aux teintes de cuivre et de sang. Carabine en bandoulière et caméra à la main, il avait parcouru la contrée en

tous sens, photographiant les animaux sauvages en pleine liberté. Ensuite, ç'avait été l'hiver avec ses courtes journées, ses longues nuits. Ces courtes journées, Bob les avait consacrées à la chasse aux images, partant souvent fort loin à travers les collines ou la plaine glacée, chaussé de raquettes de neige et accompagné d'un traîneau attelé de chiens, à la recherche d'une harde de caribous ou d'originaux, d'une meute de loups, d'un glouton chassant.

Un jour, il avait pu photographier au téléobjectif une scène particulièrement dramatique, illustrant bien la terrible lutte pour la vie que, continuellement, au plus fort de l'hiver, devaient se livrer pour survivre les habitants du *wild* : une bande de loups suivant un troupeau de rennes. Image par image, il avait fixé la tactique des fauves isolant l'un des ruminants de ses congénères, puis l'attaque de l'infortuné animal et, finalement, la curée.

Parfois, la nuit surprenait Morane, qui se voyait obligé de camper en pleine nature glacée avec, pour seule protection, un maigre feu et une tente polaire. Les soirées, assez nombreuses, qu'il passait à la cabane, Bob les consacrait à développer ses films, à s'occuper de son ménage, à nettoyer ses armes et à lire.

Cette vie solitaire comblait de bonheur le contemplatif qu'était Morane et, ce soir-là particulièrement, il se sentait heureux, assis avec un livre qui lui était cher, sous une lampe à pétrole, près d'un bon feu de bois qui ronflait. À portée de la main droite, il avait un verre et un récipient plein de thé chaud sucré ; à sa gauche, un impressionnant tas de bûches bien sèches. Au-dehors, le blizzard se levait, et cette circonstance ajoutait encore au bonheur un peu égoïste de notre héros.

Ses longues jambes voluptueusement étendues, les pieds à l'aise dans des mocassins fourrés, Bob se versa un grand verre de thé, qu'il se mit à siroter lentement.

Tout à coup, la main qui tenait le verre s'immobilisa. Un bruit, dominant les sifflements du vent qui se levait, venait d'attirer l'attention de Bob. C'était une sorte de grondement sourd, qui s'interrompait par intermittence, pour reprendre aussitôt.

Cela vient du chenil, murmura le Français. On dirait que les chiens sont inquiets...

Il écouta avec plus d'attention et, comme le bruit continuait à se faire entendre, il soliloqua à nouveau :

— Je vais aller me rendre compte. Peut-être s'agit-il de quelque chasseur égaré... S'agirait pas que mes *huskies* lui tombent dessus et le mettent en pièces...

À regret, Morane se dressa et endossa une canadienne fourrée. Après en avoir soigneusement tiré la fermeture Éclair, il saisit une carabine Winchester, de calibre 30-30, pendue à la muraille et s'assura qu'elle était bien chargée. Enfilant ses moufles, il se préparait à sortir, quand un nouveau bruit attira son attention. Une série de bruits plutôt. Un hurlement de colère, suivi des rumeurs d'un combat entre chiens et, enfin, d'un râle d'agonie.

— Mais on dirait qu'ils s'entre-dévorent !

Bob avait bondi vers la porte, qu'il ouvrit pour se précipiter au-dehors. Malgré le mauvais temps et la neige qui s'était mise à tomber par petits flocons, la nuit était assez claire à cause du vaste tapis blanc recouvrant le sol et sur lequel tout se détachait avec netteté.

Après avoir jeté un rapide regard aux alentours pour se rendre compte si aucun ennemi ne se manifestait, Morane se dirigea vers le chenil. C'était une construction basse, faite de rondins entrecroisés et recouverte d'une épaisse couche de neige gelée destinée à la calfeutrer contre le vent. Une entrée ronde, protégée par un mur de neige, permettait aux chiens de s'y glisser, pour s'y pelotonner, se communiquer réciproquement la chaleur de leurs corps.

Explorant les alentours du chenil, Morane ne tarda pas à tomber sur ce qu'il redoutait de découvrir : le corps d'un grand *huskie* étendu dans la neige. Tout de suite, Bob reconnut Mud, le *leader* de son attelage, Mud qui, plus jamais, harcelé par le claquement du fouet en cuir de caribou, excité par les morsures traîtresses des autres chiens, ne parcourrait les plaines glacées car, par une plaie béante à la gorge, la vie s'en était allée.

* * *

Serrant ses mains gantées sur le bois de la carabine, Morane était demeuré pendant quelques secondes immobile. Au cours de ces semaines de solitude, Mud s'était montré un compagnon dévoué, un auxiliaire précieux, et sa mort laisserait un vide.

« Qui a fait cela ? se demanda Morane à voix haute. Qui a fait cela ? »

Ce ne pouvait être un autre chien de l'attelage car, si les *huskies* se battaient souvent, ils n'allaient jamais jusqu'à s'entre-tuer. Au pire, tous les chiens du *team*, jaloux de leur chef, se seraient coalisés pour l'attaquer. Or, l'infortuné Mud ne portait qu'une seule blessure, nette, mortelle, à la gorge, blessure qui ne pouvait avoir été produite que par des mâchoires puissantes et impitoyables.

« Il doit s'agir d'un loup, songea Bob. Un loup de belle taille, si j'en juge par son coup de gueule... »

Les faits ne devaient pas tarder à confirmer cette supposition car, à proximité du lieu où s'était déroulé le bref combat, Morane découvrit bientôt de larges traces, laissées sans nul doute possible par un énorme loup. La piste s'éloignait de la cabane et Bob, la carabine armée, la suivit sur une distance de vingt mètres environ. Alors, il s'arrêta, décontenancé car, non loin d'un gros sapin abattu, la piste s'arrêtait brusquement comme si, en cet endroit, l'animal s'était soudain volatilisé.

— Ah çà ! balbutia Morane, aurais-je affaire à un fantôme ?
Il se mit à rire nerveusement.

— Cette existence solitaire me rend décidément superstitieux ? Ne nous laissons pas aller. Il doit exister une explication rationnelle à cette disparition.

La conscience d'un danger lui fit tourner la tête, juste à temps pour qu'il aperçoive une grande masse grise jaillissant de derrière le tronc couché du sapin. Deux yeux de feu, l'éclair de mâchoires prodigieusement armées. Bob n'eut pas le loisir d'épauler. La masse grise était sur lui, le renversait. Instinctivement, il lâcha la carabine pour replier les bras devant sa gorge. Bien lui en prit car, à travers la manche de l'épaisse canadienne fourrée, il sentit les crocs se refermer sur son coude.

Rapidement, Bob dégagea son bras libre et, du poing, frappa le muflle du loup. Poussant un cri de douleur, l'animal lâcha prise, ce qui permit à Morane de récupérer sa carabine. Voyant cela, le fauve fit volte-face et s'éloigna au galop. Il était loin déjà quand Bob fit feu ; aussi les balles se perdirent-elles.

Quand le loup eut disparu, Morane se passa la main sur le front comme quelqu'un qui, éveillé, croit rêver. En dépit de la brièveté de la rencontre, le Français avait eu le temps de reconnaître son agresseur. C'était Satan le chien-loup, pour lequel il s'était battu, quelques mois plus tôt, à Little Creek.

Durant un moment, Bob se demanda s'il ne se trompait pas. Pourtant, tout dans le comportement de l'agresseur indiquait qu'il s'agissait bien du Diable du Labrador. Se doutant que le maître du chien qu'il venait de tuer allait le poursuivre, l'animal s'était avancé jusqu'à quelques mètres à peine du sapin mort pour, d'un seul bond, aller se réfugier derrière la souche. Profitant du désarroi de son poursuivant, il avait alors attaqué par surprise. Seule, la chance – cette vieille amie qui, heureusement, lui faisait rarement défaut – avait évité à Morane d'être égorgé.

Regagnant la cabane, Bob alla y prendre une pioche et une pelle afin d'enfouir dans la neige la dépouille du pauvre Mud. Morane ne voulait pas en effet que son chef d'attelage servît de pitance aux autres chiens ou attirât les bêtes sauvages. Quand il eut terminé cette besogne de fossoyeur, une sourde rage l'habitait.

Il regagna à nouveau la cabane et, se dépouillant de sa canadienne, retroussant la manche de sa chemise, il entreprit d'inspecter son bras, là où le chien-loup l'avait mordu. Les dents n'avaient heureusement pas percé l'épais vêtement et la chair n'était pas entamée. Seules, quelques ecchymoses d'un rouge sombre marquaient la peau où les crocs avaient porté.

— Sans ma canadienne, soliloqua Morane, j'aurais eu le bras arraché. Ce Diable du Labrador n'a décidément pas volé son nom !

Malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas à chasser la fureur qui l'occupait. Le brave Mud était mort, et rien ne pourrait y changer, ni la colère, ni la tristesse, ni la vengeance.

Cependant, Morane comprenait à présent pourquoi Satan terrorisait à ce point les trappeurs du voisinage. La ruse de cet animal était réellement démoniaque. Tout autre loup, au cours des circonstances précédentes, aurait attaqué franchement ou, plus probablement, aurait fui sans demander son reste. Satan, lui, avait agi différemment. Après avoir interrompu sa piste, il avait profité du désarroi de l'homme pour l'assaillir et essayer de l'égorger sans lui laisser le loisir de se défendre.

Il n'y avait guère, à Little Creek, Bob Morane avait combattu pour sauver la vie du chien-loup. À présent, il se sentait décidé à le traquer pour l'abattre. Cet animal, il venait de s'en rendre compte, présentait un réel danger. Un tueur sournois, impitoyable, voilà ce qu'il était.

Bob serra les mâchoires jusqu'à ce que ses dents lui fassent mal.

— Demain, siffla-t-il, je me mettrai en chasse, et nous verrons bien si ce sera moi ou le Diable du Labrador qui aura le dernier mot.

Peut-être le fait que ce même animal, pour lequel il s'était battu jadis, venait de l'assaillir, influençait-il sa décision, mais il ne s'en rendait cependant pas compte, la colère faussant son jugement.

V

L'aube sale, décevante, des régions arctiques commençait à s'étendre dans le ciel quand, le lendemain matin, Bob se mit en route. Sur un traîneau léger, tiré par les six chiens qui lui restaient, il avait entassé une minuscule tente polaire en nylon, un sac de couchage, un réchaud à alcool et un petit jerrycan plein de combustible, une bonne provision de biscuits et de pemmican, du lait en boîte, du thé, du sucre, une hache, des munitions pour son revolver et sa carabine, ainsi que de menus objets pouvant se révéler de première nécessité au cours de l'expédition.

Par bonheur, le début de blizzard de la nuit précédente n'avait été qu'une fausse alerte. Aussitôt après la fuite de Satan, la neige avait cessé de tomber et la piste du loup pouvait se lire, sur le vaste tapis blanc, aussi aisément que des caractères imprimés en noir sur une page vierge.

Loup !... Depuis son aventure de la veille, Morane ne parvenait plus à donner un autre nom au tueur. Tout, dans le comportement de Satan était d'un loup, cette ruse quasi démoniaque en plus peut-être. Jamais, un chien n'en aurait égorgé un autre comme il l'avait fait, avec une telle férocité, une telle précision. Le Diable du Labrador était un tueur, une bête fauve qu'il fallait abattre avant qu'elle ne s'en prenne à un homme et ne le mette à mal.

Morane, debout à l'arrière du traîneau, serra sa main droite, gantée d'une épaisse moufle, sur le manche de son grand fouet en peau de caribou.

— Si je te rejoins, maudit Satan, jeta-t-il entre ses dents serrées, je te ferai payer cher la mort de ce pauvre Mud.

Bob Morane n'avait rien, on le sait, d'un massacreur d'animaux et, au cours de ses multiples aventures qu'il avait vécues à travers brousses, forêts et savanes, il n'avait jamais utilisé d'une carabine que pour se nourrir. C'était d'ailleurs de cette seule façon qu'il admettait la chasse. Ce n'était donc pas par

simple cruauté qu'il avait ainsi décidé la mort du grand chien-loup, mais seulement pour empêcher ce dernier de nuire à nouveau. Quelques heures plus tôt, Satan avait tué Mud et, si Bob n'y mettait le holà, il reviendrait les nuits suivantes pour tuer, de la même façon, les autres chiens de l'attelage. Sans ses *huskies*, Morane se trouverait un peu dans la position du Targui perdu, sans chameau, dans le désert. C'était son existence et celle de ses chiens que Morane jouait, contre celle du loup, et il n'hésitait pas.

Faisant claquer son fouet au-dessus de l'attelage, Bob lança quelques *mush ! mush !* sonores. Les chiens s'arc-boutèrent, décollant le traîneau qui se mit à glisser sur la neige durcie.

Durant deux jours, Bob devait suivre la trace du tueur. Celui-ci, qui connaissait bien les hommes pour avoir vécu parmi eux, devait se douter que son acte entraînerait des représailles, car il filait plein nord, sans jamais s'arrêter, semblait-il. « Il doit se douter que je le traque, songeait Morane, et il fuit. » Bien sûr, le Français n'espérait pas gagner l'animal de vitesse, mais l'avoir à l'usure. Tôt ou tard, la fatigue interdirait à Satan de continuer à fuir. Il ferait face et, alors, force resterait à la poudre.

Vers le milieu du troisième jour, une seconde piste vint croiser celle du loup : celle d'un grand caribou qui, sans doute, s'était imprudemment éloigné du troupeau. Cette circonstance lui avait coûté la vie car, non loin du point d'intersection des deux pistes, un grand cadavre gisait. C'était la dépouille du caribou.

Un petit sifflement d'admiration échappa au Français.

— Beau travail, soliloqua-t-il. D'habitude, les loups n'attaquent un caribou de cette taille qu'à une demi-douzaine. Satan, lui, poussé par la faim sans doute, en est venu à bout tout seul. Il a tué, mangé, puis il est reparti. La panse pleine, il ira moins vite. Mes chances de le rejoindre augmentent d'autant.

En dépit de sa hâte de rattraper l'animal qui, en quelques jours, était devenu son ennemi, Bob n'oubliait pas que ses chiens avaient, eux aussi, besoin de forces. Dételant les *huskies*, il leur permit de se repaître à satiété sur la carcasse du caribou. Vingt minutes plus tard, le traîneau attelé à nouveau, Morane reprenait la poursuite.

Une nouvelle heure s'écoula, et le traîneau continuait à marquer sa piste parallèlement à celle du chien-loup, quand la nuit tomba, un peu plus tôt que les autres jours, à cause des lourds nuages, présageant la tempête, qui s'amoncelaient à l'horizon.

Bob fit la grimace.

« L'époque des grands blizzards approche, songea-t-il. Il me faut rejoindre mon gibier avant qu'ils ne se déclenchent, sinon il m'échappera. Pour le moment, essayons de trouver un endroit propice pour passer la nuit. »

Le traîneau se trouvait à peu de distance d'un petit bois de sapins, où Bob pourrait dresser sa tente à l'abri de la tempête, au cas où celle-ci se lèverait. Il pourrait également trouver du bois pour allumer un feu et, ainsi, économiser sa provision de pétrole.

Une nouvelle fois le commandement *mush! mush!* retentit, et la mèche du fouet claqua dans l'air sec.

Il fallut dix minutes à peine au traîneau pour atteindre l'orée du petit bois. Là, Bob fit une redoutable constatation. D'autres traces de loups se mêlaient maintenant à celles de Satan.

Arrêtant ses chiens, Morane mit pied à terre et, saisissant sa carabine, jeta des regards inquiets autour de lui en songeant :

« Ou je me trompe fort, ou Satan est en train de réunir une harde. Cela ne m'étonnerait pas outre mesure si, avant longtemps, je n'avais toute la bande sur le dos. Ce serait un sale coup pour la fanfare. Je ne tiens pas du tout à ce que, dans quelques jours, un trappeur découvre mes ossements épars sur la neige... »

Il haussa les épaules avec fatalisme.

— Après tout, murmura-t-il, je suis bien armé, bon tireur et, en général, les loups se montrent assez couards, sauf bien entendu quand ils sont en nombre et qu'ils ont faim... Espérons que la dernière de ces conditions ne sera pas réalisée.

À ce moment, un coup de feu retentit, venant du petit bois. Bob sursauta.

— Eh ! minute, fit-il à haute voix. S’agirait pas que quelqu’un tue le Diable du Labrador avant moi. Je tiens à mon gibier.

Le fouet claqua.

— *Mush !... Mush !...*

Le traîneau bondit en avant, dans le crissement de ses patins mordant la neige. Il s’engagea entre les sapins où, au bout d’un moment, une lueur apparut.

Bientôt, les chiens s’immobilisèrent à proximité d’un feu auprès duquel un homme, un couteau à dépecer à la main, se penchait sur la carcasse d’un grand loup. Bob sauta à terre et s’approcha. Bientôt, il se sentit soulagé. Il ne s’agissait pas de Satan, mais d’un loup efflanqué, au poil noir et roux.

L’homme au couteau avait relevé la tête et ses yeux bridés, aux prunelles noires comme le charbon, brillèrent dans sa face brune, où un nez fort, busqué, s’avançait comme un croc. Bob le connaissait. Il s’agissait d’un Indien Cree connu sous le nom de Manitoba, originaire qu’il était de cette province.

Depuis son match de boxe avec le gigantesque Rocky, Morane était fort célèbre dans la région ; aussi l’Indien le reconnut-il.

— Salut, Cogne-Dur ! fit-il. — C’était ainsi que les rares habitants des environs de Little Creek avaient surnommé Morane. — Bien loin de ta cabane, il me semble.

Morane eut un signe de tête affirmatif.

— Oui, répondit-il. Aujourd’hui, je chasse le loup...

Une lueur inquiétante s’alluma dans les prunelles sombres de l’Indien. Il était lui-même chasseur de loups et n’aimait guère la concurrence.

— Pour être plus précis, corrigea Morane, ce n’est pas le loup que je chasse, mais *un* loup... Satan...

— Le Diable du Labrador, fit Manitoba avec une grimace. Il est donc par ici ?

— Oui... Voilà trois jours, il a tué Mud, mon *leader*, et m’a moi-même attaqué. Cet animal présente un réel danger. Il doit être abattu.

— Si Satan a attaqué ton chien, fit remarquer l’Indien, c’est sans doute parce qu’il avait faim.

— Faim ou non, jeta Morane avec mauvaise humeur, cela m'importe peu. Un jour, il égorgera l'un de nous, et il sera trop tard alors pour agir. Et puis, j'ai Mud à venger.

Manitoba sourit doucement, narquoisement, comme s'il s'apprêtait à plaisanter.

— Je comprends, Cogne-Dur, dit-il. Si tu veux la peau de ce maudit Satan, je te la laisse. À moins qu'avant longtemps, ce ne soit lui qui ait ta peau. *Notre* peau...

Morane sursauta légèrement.

— Je ne comprends pas, Manitoba. Pourquoi as-tu dit : *notre* peau ?...

Le Cree sourit à nouveau.

— En pénétrant dans ce bois, expliqua-t-il, tu n'auras pas été sans remarquer les nombreuses traces de loups imprimées dans la neige. L'époque des blizzards n'est pas loin, et Satan s'est joint à une meute pour chasser. Peut-être même est-ce lui qui l'a réunie, et nous nous trouvons justement au lieu de rendez-vous.

De la pointe de son couteau à dépecer, l'Indien désigna le cadavre du fauve étendu sur la neige.

— Ce loup était sans doute plus courageux ou plus gourmand que ses congénères. Je l'ai abattu. Si les autres finissent par se montrer aussi audacieux...

Bob secoua les épaules avec indifférence.

— Aujourd'hui même, Satan a tué un caribou et a mangé. Il est repu. Pourquoi attaquerait-il ?

— Satan n'est pas seul, fit remarquer Manitoba. Les autres loups sont peut-être affamés, eux, et prêts à se précipiter sur la première proie qu'ils rencontrent, c'est-à-dire toi et moi.

Comme pour appuyer les dires de l'Indien, un hurlement déchira le silence. Une longue plainte modulée, lugubre. Elle venait de la gauche. Presque aussitôt, un autre hurlement se fit entendre, venant de droite celui-là. Puis un autre devant ; un autre encore, derrière. Un peu partout, des plaintes sinistres montèrent ainsi, formant une chaîne de bruits enserrant les deux hommes dans un cercle fermé. Le cercle de la faim. Le cercle de la mort.

Morane et le chasseur échangèrent un long regard. Pourtant, ils ne prononcèrent aucune parole. Les mots étaient superflus à présent, puisque les loups venaient de parler pour eux.

* * *

Autour de Morane et de son compagnon, la ronde des gueules avides s'était tout à fait refermée maintenant et, un peu partout, dans les ténèbres du bois, des lucioles vertes s'étaient allumées, par paires, entre les arbres : les yeux des fauves en attente.

Depuis une heure déjà, la nuit était tombée et quatre feux avaient été allumés, formant les angles d'un carré à l'intérieur duquel avaient pris place les deux hommes et leurs chiens. Deux des côtés de ce carré étaient protégés par les traîneaux et les deux autres par de grands tas de bois réunis en hâte et devant servir à alimenter les foyers.

Leurs armes à portée de la main, Bob et l'Indien, ainsi que les chiens d'ailleurs, attendaient patiemment l'attaque des fauves. Tout d'abord, on se servirait des carabines et des revolvers. Ensuite, en admettant que les loups réussissent à franchir les barrages et que la fusillade devienne impossible, ce serait le combat à coups de hache.

En dépit du tragique de la situation, le Français ne pouvait s'empêcher de s'abandonner à une profonde griserie, semblable un peu à celle que procure un mauvais alcool. Il avait voulu connaître la vie des trappeurs canadiens et, à présent, cette vie s'offrait à lui avec tout ce que, avec la lutte contre le froid, elle avait de plus dramatique.

Lentement, autour des deux hommes, le cercle de gueules affamées se resserrait, et l'on pouvait distinguer maintenant, trouées par les terribles lucioles vertes, les silhouettes aux oreilles pointues.

Manitoba arma nerveusement sa carabine, dont le mécanisme claqua sec dans l'air froid et pur.

— Avant longtemps, dit-il, nous allons devoir défendre nos vies. Tâchons que chacune de nos balles porte !

Bob ne répondit pas. Il alla jeter du bois sur les feux, qui crépitèrent en lançant des gerbes d'étincelles.

Revenant vers son compagnon, Morane reprit sa winchester, qu'il avait déposée. Autour du camp retranché, les fauves, en dépit de la crainte que leur inspiraient les flammes, crainte contrebalancée assurément par la faim, les fauves donc se rapprochaient toujours davantage. Ils étaient nombreux. Vingt, trente, ou plus encore ? Il eût été difficile de le dire, car ils allaient et venaient sans cesse, disparaissaient dans les ténèbres, reparaissaient sans qu'il fût possible de savoir si c'étaient les mêmes qui revenaient, ou d'autres.

— N'attendons pas qu'ils attaquent pour tirer, fit encore Manitoba. Ils deviennent trop audacieux.

Bob se rendait compte que toute sensiblerie était superflue à l'heure présente, alors qu'il était question pour Manitoba et lui de défendre leurs existences. À son tour, le Français arma sa winchester.

— Tu as raison, Manitoba, dit-il. Décourageons-les et enlevons-leur toute envie d'attaquer.

Visant avec soin, les deux assiégés ouvrirent le feu et, à chaque détonation, une paire de lucioles vertes s'éteignait. Mais d'autres s'allumaient sans cesse derrière.

Ayant vidé les magasins de leurs armes, Bob et Manitoba s'arrêtèrent de tirer pour recharger, mais les loups avaient regagné le couvert des arbres et c'était à peine si, de temps à autre, une paire d'yeux brillait dans les ténèbres. Pourtant, on ne pouvait douter que toute la meute fût là, dans l'attente de la curée.

L'Indien eut un geste de découragement.

— Ils doivent être fort nombreux, dit-il, et cela seul explique leur audace. Pour le moment, notre tir les a incités à la prudence. Pourtant, ne nous faisons pas d'illusions. Autant que la nôtre, la chair de leurs congénères morts les attire, et l'odeur du sang doit encore attiser leur convoitise. S'ils attaquent en force, il nous restera peu de chances de les repousser avant qu'ils aient atteint notre camp. Alors, il nous faudra combattre à

l'arme blanche. Nous en tuerons peut-être pas mal, mais nous finirons par succomber sous le nombre... Je me demande d'ailleurs pourquoi ils n'ont pas déjà attaqué.

— Peut-être attendent-ils que, faute de combustible, les foyers s'éteignent, ou que nos munitions soient épuisées, supposa Morane. Alors, ils bondiront tous ensemble sur nous.

L'Indien lança une imprécation à l'adresse des fauves.

— Habituellement, constata-t-il, les loups ne se montrent pas aussi habiles tacticiens. On sent que le Diable du Labrador les commande. Cet animal est aussi rusé que Satan, son homonyme, et il n'a guère volé son nom. Si seulement, il pouvait montrer le bout de son sale museau, ce maudit tueur, j'aurais plaisir à lui envoyer une balle.

Bob savait cependant que le chien-loup ne se montrerait pas, car il avait vécu avec les hommes et, connaissant les vertus meurtrières de leurs armes, il préférerait sans doute se tenir à distance.

— Si nous pouvions briser l'encerclement ! dit le Cree. Non loin d'ici, je possède un refuge bien clos où il y a des vivres, des munitions et de quoi se chauffer. Là, nous serions en sécurité et pourrions attendre le moment où les loups se décideraient à aller chercher leur nourriture ailleurs...

— Oui, fit Bob, mais comment fuir ? Avant même d'être sortis du bois, les loups nous auraient assaillis et égorgés. Loin de la protection des feux, nous avons bien peu de chances de leur échapper.

Soudain, le Français sursauta, comme s'il venait d'être saisi d'une inspiration. Il désigna les sapins qui les entouraient.

— Crois-tu, Manitoba, interrogea-t-il, que ces arbres brûleraient si l'on y mettait le feu ?

L'Indien eut un signe de tête affirmatif.

— Ils brûleraient comme des torches.

Il s'interrompit, puis enchaîna aussitôt :

— Et nous avec eux. Aurais-tu l'intention de nous faire rôtir, Cogne-Dur ?

— Presque..., répondit Bob, qui tenait à son idée. Voilà ce que je propose. Nous allons tenter de mettre le feu à ces arbres, tout autour de nous, et attendre le plus longtemps qu'il nous

sera possible. Quand le bois tout entier flambera, nous foncerons. Les loups auront fui, effrayés par l'incendie, et peut-être aurons-nous le temps de gagner le refuge avant qu'ils ne se soient regroupés.

Manitoba réfléchit longuement. Visiblement, il pesait le pour et le contre. Finalement, il parut prendre une décision.

— Nous allons tenter de mettre ton plan à exécution, Cogne-Dur, déclara-t-il. Périr pour périr, j'aime autant mourir brûlé que dévoré vivant.

Tout en continuant à surveiller les loups, les deux hommes entreprirent d'atteler les chiens afin d'être prêts au départ. Ensuite, ils dépouillèrent plusieurs branches sèches et droites, prises dans la réserve de bois et ils en garnirent les extrémités de tampons arrachés à une vieille couverture. Ces tampons furent abondamment arrosés de pétrole tiré du jerrycan de Morane, et on y mit le feu. Ces javelots incendiaires furent alors lancés dans les sapins les plus voisins et, en quelques minutes, chacun de ses arbres était changé en une gigantesque torche crépitante.

De sapin en sapin, le feu se propagea. Dans de photogéniques gerbes d'étincelles, les feuillages flambaient avec une telle intensité qu'ils paraissaient exploser comme des bombes. Des troncs éclataient. Bien entendu, on n'apercevait plus aucun loup, sauf les cadavres de ceux étendus morts sur la neige.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Alors, Morane tourna vers son compagnon un visage sur lequel l'incendie jetait des éclats sanglants.

— Je crois que c'est le moment ! hurla Bob pour dominer les ronflements des flammes. Filons !... Pour le moment, nous sommes débarrassés des loups. Le feu nous a sauvés. Le tout, à présent, est de lui échapper.

* * *

— *Mush... ! Mush... !*

Bob Morane et le chasseur indien avaient sauté sur les traîneaux en faisant claquer leurs fouets. Les chiens, fustigés par les mèches cinglantes, comprenant sans doute eux aussi que leur sort se jouait, bondirent en avant. Affolés par l'incendie, le poil roussi, ils foncèrent à travers le bois qui, maintenant, n'était plus qu'un prodigieux brasier. L'un derrière l'autre, les attelages glissèrent entre les sapins, dont beaucoup n'étaient déjà plus que des spectres d'arbres, éclatés et noircis.

Toussant, crachant, à demi aveuglés et suffoqués, leurs vêtements brûlés, les deux hommes débouchèrent dans la plaine, entraînés à toute allure par les chiens que la morsure des flammes avait rendus à moitié fous.

Le traîneau de Manitoba était en tête et l'Indien, habile conducteur, réussit à se rendre le premier maître de son attelage. Sans ralentir l'allure des *huskies*, il les obligea à changer de direction. Les chiens de Morane suivirent.

Au bout de quelques minutes d'une course folle, une petite cabane apparut dans un repli de terrain. Elle était toute proche mais, presque en même temps, Bob et Manitoba firent, en se retournant, une terrible constatation. Derrière eux, les loups s'étaient regroupés pour se lancer à leurs trousses.

Les mèches des fouets claquèrent à nouveau dans l'air sec et froid et les *mush ! mush !* retentirent. D'après ce que Bob et son compagnon pouvaient en juger, les loups étaient une centaine et se rapprochaient rapidement. À leur tête galopait un grand fauve à la robe grise, dans lequel Morane crut reconnaître le Diable du Labrador lui-même.

Les loups serraient de près les traîneaux quand ceux-ci atteignirent la cabane. Les deux hommes sautèrent sur le sol au moment où les premiers loups fonçaient sur eux. Les revolvers aboyèrent et trois des carnassiers roulèrent dans la neige. En hâte, le Français et l'Indien tranchèrent à coups de hache les courroies de leurs attelages et, précédés des chiens, s'engouffrèrent dans le refuge. La porte était encore ouverte, quand une lourde masse fondit sur Morane. Il fit volte-face, aperçut de redoutables mâchoires ouvertes à vingt centimètres à peine de son visage, et lâcha un coup de revolver au jugé. Touché en plein corps, le loup retomba. Bob se sentit

violemment tiré en arrière et se retrouva à l'intérieur de la cabane, tandis que Manitoba, d'une poussée de sa robuste épaule, repoussait le battant pour, aussitôt après, faire basculer la barre de fermeture dans ses gâches.

Le Cree s'adossa à la porte et éclata de rire.

— Juste à temps, hein, Cogne-Dur ? Encore un peu et ils nous faisaient notre affaire, ces maudits charognards.

La cabane était petite, mais solidement construite. Le toit, les murs étaient constitués de lourds madriers à peine équarris et les loups, en dépit de tous leurs efforts, ne pourraient y pénétrer. Dans un coin, il y avait une imposante provision de bois à brûler et un petit poêle à pétrole avec sa réserve de carburant. Les vivres, la boisson et les munitions ne feraient pas défaut non plus, car Manitoba, en chasseur prévoyant, avait doté son refuge de tout ce qui était nécessaire à un séjour forcé et prolongé.

Fatigués, barbouillés de suie, les cheveux et la barbe roussis, les deux rescapés s'étaient assis sur le sol de la cabane, le dos appuyé à la muraille. Tout d'abord, ils demeurèrent un long moment immobiles, reprenant leur souffle, puis l'Indien parla à nouveau.

— J'ai bien cru que nous allions y rester, fit-il. Enfin, nous voilà hors de danger. Tout ce qui nous reste à faire, c'est de prendre patience.

Quand crois-tu que les loups lèveront le siège ? demanda Morane.

Manitoba s'était redressé pour marcher vers le poêle à bois, qu'il se mit en devoir d'allumer. À la question de Morane, il haussa les épaules.

— Quelques heures ?... Un jour ?... De toute façon, ils se laisseront avant nous. Tôt ou tard, un de leurs éclaireurs repérera la piste d'un troupeau de caribous, et ils se lanceront tous sur leurs traces.

Un long hurlement s'éleva au-dehors, et Bob s'imagina qu'il était poussé par Satan. Il serra les poings avec colère. Depuis son arrivée au Labrador, ce chien-loup ne lui causait que des ennuis. Tout d'abord ; lui avait attiré cette bagarre avec Rocky ; ensuite, il lui avait tué Mud, son *leader* ; et finalement,

ses congénères et lui avaient bien failli causer sa mort et celle de Manitoba, en acculant les deux hommes dans le bois de sapins. Ah ! si ce démon avait daigné se montrer, Bob aurait pu lui envoyer une balle. Mais toujours, ayant appris à craindre les hommes, si ce n'est à les haïr, le Diable du Labrador était demeuré dans la coulisse. C'était tout juste si Morane l'avait aperçu quelques minutes plus tôt, à la tête de la meute, et encore n'en était-il pas sûr.

À présent, le hurlement qui venait de retentir - s'il était bien poussé par le chien-loup - donnait à Morane l'impression d'un défi. Un défi que, tôt ou tard, il lui faudrait relever.

Pour le moment, le Diable du Labrador triomphait de l'homme dont il avait, dès l'abord, refusé l'amitié, mais Bob se promettait une prompte revanche.

VI

— Ça ! par exemple ! Le lieutenant Grosjean... Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de vous voir ?

La silhouette du policier se découpait dans l'encadrement de la porte. Il avait quitté la tunique rouge d'uniforme pour des vêtements plus chauds : pantalons de grosse laine tissée, bottes fourrées et *parka* doublé de fourrure. À sa ceinture, glissé dans un étui de cuir noir et retenu au cou par une cordelière, pendait le revolver d'ordonnance.

Grosjean avait repoussé la porte derrière lui. Il tendit la main à Bob Morane, qui la serra.

— Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de vous voir, lieutenant ? répéta le Français.

Le *mounty* s'approcha du feu et tendit ses mains rougies au-dessus de la flamme.

— Brrr, dit-il, fait un froid de canard dehors. À chaque instant, on a l'impression que l'on va geler debout.

Ce fut seulement alors qu'il répondit à la question de Bob.

— Vous me demandez ce que je fais là, commandant Morane ? Je reviens d'une mission dans les Montagnes Tremblantes, non loin d'ici, à la recherche d'un prospecteur d'uranium, un certain Jack Taylor, dont on est sans nouvelles depuis plusieurs mois. Sa famille, à Québec, s'est alarmée, et l'on m'a envoyé jeter un coup d'œil sur place. Tout ce que j'ai trouvé, c'est une cabane vide depuis pas mal de temps déjà, avec la réserve de vivres saccagée par les gloutons et les loups. De Jack Taylor, pas la moindre trace. Tout à fait comme s'il s'était volatilisé.

Le policier s'écarta du feu et prit le verre de rhum que Morane lui tendait. Il sourit et dit :

— Je n'ai pas l'habitude de boire en service mais, par un froid pareil, le président d'une ligue de tempérance lui-même n'aurait pas le courage de refuser un verre d'alcool.

Grosjean s'assit devant le feu et se mit à déguster son rhum à petites gorgées.

— Paraît, commandant Morane, dit-il au bout d'un moment, que vous avez eu pas mal d'aventures, ces derniers temps.

Bob regarda son visiteur avec curiosité. Trois semaines s'étaient écoulées depuis ses démêlés avec Satan et sa bande de loups. Durant deux de ces semaines, le blizzard, qui s'était maintenant calmé, avait régné en maître sur le *wild*, empêchant les hommes de sortir de chez eux. Comment donc le policier pouvait-il avoir eu connaissance des événements auxquels il venait de faire allusion ?

Le lieutenant Grosjean dut comprendre l'étonnement du Français, car il se mit à rire, pour déclarer :

— Rassurez-vous, je ne suis pas sorcier. Hier, j'ai rencontré Manitoba. Il m'a tout raconté...

Le *mounty* but une nouvelle gorgée de rhum. Ensuite, il demanda :

— Êtes-vous toujours décidé à avoir la peau du Diable du Labrador, commandant Morane ?

— Si je parvenais à mettre la main sur cet égorgueur, répondit Bob, je n'hésiterais pas, en effet, à lui loger une balle dans la tête.

Sur le visage basané du policier, une expression un peu narquoise apparut.

— Dans ce cas, il serait temps de vous remettre en chasse.

Morane sursauta.

— Me remettre en chasse ? Que voulez-vous dire, lieutenant ?

— Comme je viens de vous le dire, répondit Grosjean, j'ai rencontré Manitoba hier. Il m'a demandé de vous faire savoir que Satan chasse à nouveau en solitaire. Il a retrouvé sa trace à peu de distance d'ici, dans les Powder's Hills.

À nouveau, Bob sursauta.

— Les Powder's Hills ? Si près ? Comment Manitoba peut-il être certain qu'il s'agit bien de Satan ? Après tout, ses traces ressemblent à celles d'un autre loup. Notre Indien peut s'être trompé.

Le policier secoua la tête.

— Manitoba est formel. S'il faut l'en croire, et je le crois, il reconnaîtrait la piste de Satan entre mille. Il y a du chien en lui, ne l'oublions pas, et il a vécu parmi les hommes. Son allure et sa piste s'en ressentent. En outre, Manitoba certifie que, rarement, il lui est arrivé de rencontrer un loup avec des pattes aussi larges... Si vous voulez mon avis, commandant Morane, vous pouvez faire confiance au flair de notre chasseur.

— Pourquoi Manitoba ne s'est-il pas lui-même lancé sur les traces de Satan ? interrogea Morane. Après tout, c'est son métier de poursuivre les loups.

— J'ai posé cette question à notre homme, répondit Grosjean, mais il m'a dit vous avoir promis de vous laisser le chien-loup. En outre, depuis que, voilà trois semaines, vous avez été forcés de fuir devant la harde conduite par le Diable du Labrador, Manitoba le considère comme ensorcelé.

Bob demeura un long moment silencieux. Il n'était pas superstitieux, lui, et tout en reconnaissant la ruse et la force de Satan, il ne croyait pas à son invulnérabilité. Tant que le blizzard avait fait rage, les loups avaient erré en bandes pour chasser, et Bob ne pouvait espérer alors rejoindre son ennemi. Mais le beau temps était revenu et le chien-loup, poussé sans doute par son besoin d'indépendance, avait repris une existence solitaire. Rien n'empêchait donc plus Morane de se remettre en chasse. En toute autre circonstance, maintenant que sa colère du début était tombée, il aurait laissé Satan à son sort. Mais les Powder's Hills se trouvaient à quelques heures de marche à peine de la cabane, et Satan pouvait revenir attaquer les chiens comme il l'avait fait déjà une première fois. Mieux valait donc agir sans lui laisser le temps de commettre de nouveaux méfaits.

— Dans quelle partie des collines Manitoba a-t-il relevé les traces de l'animal ? interrogea Morane à l'adresse de son visiteur.

— Exactement dans la brèche du Dragon, répondit le policier. Si vous vous décidez à y aller, je vous ferai un petit croquis afin que vous puissiez la trouver plus aisément.

Morane se dirigea vers le râtelier d'armes et décrocha sa winchester, dont il vérifia le mécanisme.

— La journée n'est pas trop avancée pour que je ne puisse atteindre les Powder's Hills aujourd'hui encore, dit-il. M'accompagnez-vous, lieutenant ?

Grosjean eut un signe de tête négatif.

— Non, commandant Morane. Les Powder's Hills ne se trouvent pas sur ma route. En votre absence, si vous le permettez, je me reposerai sous votre toit. Demain, à l'aube, je me mettrai en route pour Little Creek, où je dois rendre compte de ma mission.

* * *

La brèche du Dragon était une gigantesque entaille, formant cul-de-sac et qui paraissait taillée d'un grand coup d'épée dans le flanc d'une colline. Un des rochers qui la surplombait, sculpté par le vent et la gelée, rappelait vaguement, par ses formes, un énorme dragon dressé sur son arrière-train. C'était à cette particularité que l'endroit devait son nom.

Bob Morane atteignit la brèche au crépuscule et arrêta son traîneau à l'abri d'une des murailles à pic. Malgré la nuit proche, le ciel était clair, pas le moindre vent ne soufflait, mais il faisait cependant un froid redoutable, capable de changer un homme en statue de glace.

Le premier soin du Français fut de retrouver les traces dont Manitoba avait parlé au policier. Il ne les chercha pas bien longtemps, car elles étaient là, bien marquées dans la neige molle, et se dirigeaient vers le fond de la faille.

— Satan doit être entré ici et n'est pas ressorti, soliloqua Morane, sinon il aurait laissé une seconde piste, en sens inverse de la première. En outre, cette brèche n'a pas d'autre issue et, d'après le lieutenant Grosjean, ses murailles sont partout à pic, défiant l'escalade. Sans doute Satan a-t-il son gîte là au fond, dans quelque trou bien abrité. Pour sortir, il devra fatalement passer par ici. Il ne me reste donc plus qu'à l'attendre.

À cet instant, Morane sentit une vive douleur à la pommette gauche, comme si l'on venait d'y enfoncer une aiguille. « Mon visage serait-il en train de geler ? » se demanda-

t-il. Vigoureusement, il se frotta les joues pour y rétablir la circulation.

— Avant tout, il me faut allumer un feu, dit-il à haute voix. Grosjean avait raison. Fait un froid de canard...

Retournant au traîneau, il détela les chiens qui, aussitôt, se mirent à creuser des trous dans la neige, pour s'y glisser roulés en boules. Bob voulut alors allumer le petit poêle à pétrole qu'il emportait partout avec lui dans ses déplacements, mais il se rendit compte alors que, dans sa hâte, il l'avait oublié. Poussant un grognement de mécontentement et se maudissant intérieurement de son étourderie, il prit une hache dans le chargement du traîneau et se dirigea vers l'intérieur de la brèche, où il avait repéré un sapin abattu dont il pourrait couper les branches résineuses pour en faire du bois à brûler.

À présent, la nuit s'était faite totale et dans le ciel pareil à une énorme plaque d'argent bleui, les étoiles brillaient d'une lumière blanche, comme si chacune d'entre elles eût été un point de gel.

Ayant atteint le sapin déraciné, Morane se mit à en tailler les branches à grands coups de hache. Le froid devenait de plus en plus intense et, par moments, interrompant son travail de bûcheron, Bob levait les yeux vers ce ciel trop clair, espérant qu'un providentiel rideau de nuages vînt tamiser les rayonnements atmosphériques.

Tout à coup, une sensation nouvelle interrompit Bob dans son travail : l'impression d'être épié. Il se retourna pour apercevoir, à une vingtaine de mètres de lui, un énorme chien gris – mais était-ce bien un chien, ou un loup ? - qui le regardait, assis sur son arrière-train. Tout de suite, Bob reconnut le Diable du Labrador, qui le considérait de ses yeux brillants et intelligents, comme pour le narguer.

Lentement, s'efforçant de rendre ses gestes aussi naturels que possible, Morane déposa sa hache, tira la main droite de sa moufle, attachée à son col par un lien de cuir, et sortit son revolver de l'étui accroché à sa ceinture. À ce dernier geste, Satan se mit à fuir vers l'intérieur de la brèche, pour s'arrêter une cinquantaine de mètres plus loin. Bob fit feu mais, à cette distance, avec un revolver de gros calibre, il ne pouvait espérer

tirer avec précision. Ses balles firent voler la neige devant le chien-loup qui, prudemment, recula davantage. Bob voulut tirer à nouveau mais ses doigts, déjà engourdis par le froid, lui refusèrent tout service.

Avec un grondement de colère, Morane dénuda sa main gauche et y fit passer le revolver, pour s'avancer en direction du loup. Une fois encore, ce dernier fit volte-face et se mit à reculer toujours plus loin à l'intérieur de la faille, où Bob le poursuivit tout en déchargeant son arme. Ce fut seulement quand celle-ci fut vide qu'il cessa de tirer. Il voulut alors regarnir le barillet mais, dès les premiers essais, les cartouches glissèrent de ses doigts engourdis. Morane comprit alors que ses deux mains venaient d'être saisies par le froid et que, s'il n'agissait pas aussitôt pour rétablir la circulation, il courrait un grave danger.

Se baissant, il prit de la neige, dont il se frictionna vigoureusement les doigts et les paumes. Ensuite, il glissa à nouveau les mains dans ses moufles et, tournant les talons, revint en direction du sapin abattu.

« Avant tout, songea-t-il, il me faut allumer un feu. De toute façon, Satan est prisonnier dans la brèche et ne pourra fuir. Quand je serai réchauffé, je m'occuperai de lui... »

Arrivé près du sapin, il réunit un petit tas d'aiguilles et de branchages secs, qu'il entreprit de faire flamber. Pour cela, il lui fallut à nouveau dénuder ses mains afin de prendre une boîte d'allumettes dans la poche de sa pelisse et l'ouvrir. Pourtant, quand il voulut saisir une des allumettes, la boîte tout entière lui échappa et se renversa sur la neige. S'accroupissant, Bob tenta alors de prendre une allumette entre le pouce et l'index, mais ses doigts, raidis par le gel, semblables à des morceaux de bois mort, lui refusèrent tout service. Malgré ses efforts, il ne parvenait plus à coordonner leurs mouvements, tout à fait comme s'ils avaient cessé de lui appartenir.

Le grand frémissement de la peur parcourut Morane. À travers ses vêtements, il sentait le terrible froid de la nuit hivernale atteindre son corps et le glacer. Il comprit alors, que s'il ne parvenait pas à allumer un feu, tout serait fini pour lui.

Certes, il n'ignorait pas que la mort par le froid est douce, qu'elle est précédée seulement d'un long engourdissement

semblable au sommeil. Pourtant, ce n'était pas une raison pour s'y abandonner. Tout en lui le poussait à vivre, lui ordonnait de lutter contre le froid, contre le renoncement, l'abandon de son propre corps.

— Je dois allumer ce feu, fit-il à voix haute, criant presque. Il faut que j'y parviennne !

Avec désespoir, il s'essaya à récupérer les allumettes qui, comme douées d'une vie propre, lui échappaient sans cesse.

— Il faut que j'y parviennne ! murmurait-il avec rage. Il faut que j'y parviennne !

Le Diable du Labrador s'était rapproché et, assis sur son séant, à une vingtaine de mètres de Morane, il semblait considérer avec intérêt cette lutte de l'homme contre le froid et la mort.

VII

Tout dans l'univers, pour Bob Morane, se résumait à présent à cette unique pensée : allumer un feu. De cela dépendait tout avenir, toute espérance. Pour mener à bien cette besogne, il possédait le matériel nécessaire : le bois, les allumettes, et le savoir-faire. Au cours de son existence de coureur d'aventures, il avait allumé déjà des centaines, des milliers de feux, et il savait comment s'y prendre. Pour l'instant cependant, il se sentait impuissant à réaliser ce qu'il avait déjà accompli tant de fois en se jouant. Occupé à poursuivre le Diable du Labrador, il avait oublié une règle stricte que, dans les solitudes du Nord, il faut respecter à tout prix, sous peine de mort : quand on s'arrête pour établir un camp – surtout par une nuit froide comme celle-là – on doit avant tout songer à construire un feu sans se laisser détourner, sous aucun prétexte, de cette préoccupation vitale. Mais Morane, encore peu rôdé à la vie du *wild*, avait ignoré cette règle, et il comprenait maintenant que cette imprudence pouvait lui devenir fatale.

– Je dois réussir !... Je dois réussir !... répétait-il à la façon d'une litanie.

Après s'être à nouveau frictionné les mains avec de la neige, il remit ses moufles et, en bougeant rapidement les phalanges, tenta de faire circuler à nouveau le sang dans ses doigts glacés. Une vague tiédeur y revint, mais pas assez cependant pour leur faire retrouver toute leur habileté.

Chez Bob, toute volonté se condensait vers cette action banale, presque risible : saisir une allumette et l'enflammer. Le reste s'enchaînerait tout seul. Au contact de la flamme, les aiguilles de pin brûleraient et le feu naîtrait, pareil à un miracle.

Mû par une rage sourde, Morane se redressa et se mit à battre violemment des bras, s'envoyant de grandes claques dans le dos. Au bout de quelques minutes de cette gymnastique forcenée, il sentit que ses doigts redevenaient sensibles. Un léger picotement se changea bientôt en une cuisson douloureuse

mais malgré tout bienfaisante. Cette cuisson signifiait que la vie revenait en lui et qu'il pouvait faire une nouvelle tentative pour allumer le feu sauveur.

Rapidement, Morane arracha la moufle de sa main droite et voulut saisir une des allumettes tombées dans la neige. Hélas, sur ce bref instant, le froid intense avait à nouveau paralysé ses doigts qui refusèrent de se refermer sur le petit bâtonnet de bois. Laissant échapper un grognement de colère, le Français reglissa sa main droite dans la moufle et sortit la gauche. Cette fois, il réussit à saisir l'allumette et à l'approcher de la boîte. Il n'eut cependant pas le temps de l'y frotter. Ses doigts, redevenus insensibles, s'ouvrirent d'eux-mêmes, et l'allumette retomba dans la neige, à l'endroit précis où il venait de la prendre.

Petit à petit, tout le corps de Morane s'engourdisait. Bientôt, ses membres seraient frappés de la même impuissance que ses doigts. Tout ce qui lui resterait à faire alors, c'était de se laisser glisser sur le sol, pour sombrer dans l'inconscience précédant la mort.

— Il faut que j'y arrive ! jeta-t-il encore avec rage. Il faut que j'y arrive !

Pour cela, il lui fallait à nouveau se réchauffer les mains mais, avant qu'il y fût parvenu, son corps aurait peut-être été définitivement saisi par le gel. Il eut alors l'idée de se courber et de saisir une allumette entre les dents pour en frotter ensuite le bout soufré contre sa manche. Au bout de plusieurs tentatives, l'allumette s'enflamma et, la tenant toujours entre les dents, il l'approcha des aiguilles de sapin bien sèches. Mais la combustion du soufre le fit tousser. Il desserra les dents et l'allumette retomba dans la neige, où elle s'éteignit.

Cette fois, un désespoir sans nom s'empara de Morane, et des larmes aussitôt congelées roulèrent en perles transparentes le long de ses joues. Il savait que la Mort Blanche refermait sur lui sa redoutable étreinte et que, sauf miracle, il aurait bien de la peine à s'y soustraire.

Il faut que j'y arrive ! répéta-t-il avec entêtement. Je dois y arriver !

Toute chaleur avait maintenant quitté son corps et ses membres, et il se sentait frappé d'une impuissance quasi totale. Alors, il comprit qu'il allait mourir là, victime de son imprudence.

— Satan est responsable de cela ! articula-t-il. Il est responsable ! Lui seul.

Il se tourna vers le chien-loup qui, toujours assis à une vingtaine de mètres, n'avait cessé de l'observer, prêt peut-être à se précipiter sur l'homme quand celui-ci s'écroulerait.

Tout cela est de ta faute, démon ! hurla Bob. De ta faute !... De ta faute !...

On affirme souvent, avec raison, que la colère est mauvaise conseillère. Dans ce cas cependant, elle se révéla bénéfique, car ce fut elle qui jeta Morane vers l'endroit où il avait laissé le traîneau. D'une démarche saccadée de robot, il l'atteignit et saisit sa winchester qu'il arma, pour se tourner ensuite vers le Diable du Labrador.

— Je mourrai peut-être, hurla-t-il, mais toi avec moi.

Il épaula, visa de son mieux et pressa la détente à l'aide du pouce. Mais, déjà, peu soucieux sans doute de se laisser acculer à nouveau, Satan avait fui hors de la brèche, et la balle vint soulever la neige à l'endroit où il se trouvait quelques instants plus tôt.

En hâte, Morane manœuvra à nouveau le levier de son arme afin de faire passer une seconde cartouche dans la chambre. Usant toujours du pouce, il pressa une fois encore la détente. Pourtant, comme précédemment, le fauve s'était mis hors de portée.

Et, tout à coup, l'homme oublia le froid et la mort qui refermaient leurs rets autour de lui. Une rage sans mesure, une rage vengeresse, destructrice le domina, le submergea, le poussa en avant, comme s'il voulait venger son propre trépas avant même qu'il fût effectif. Une seule pensée l'occupait : tuer le chien-loup, quitte à mourir ensuite lui-même de froid et d'épuisement.

* * *

Poussé par une puissance qui lui était étrangère, Morane s'était lancé à la poursuite du loup. Posant les pieds l'un devant l'autre d'une façon quasi automatique, il s'était mis à progresser d'une course chancelante, désordonnée. Parfois, il s'arrêtait et tirait une balle en direction de Satan qui, soigneusement se mettait hors de portée. Ensuite, Bob repartait, pour s'immobiliser à nouveau, tirer encore, repartir.

Combien de temps cette poursuite devait-elle durer ? De longues minutes assurément. Bob ne s'arrêta que quand son arme fut vide. La conscience lui était revenue et il se rendait compte combien il était inutile de vouloir rejoindre l'animal dont c'était à peine s'il distinguait encore la silhouette dans la lointaine pénombre de la nuit glacée.

— En voilà assez pour aujourd'hui, murmura Morane. Autant vouloir rejoindre une ombre. Demain, je reprendrai la piste.

Ce soudain retour de lucidité l'étonna. Alors, il fit une agréable constatation : la chaleur avait réintégré ses membres réchauffés par l'exercice. Ses doigts eux-mêmes, dans les moufles, étaient redevenus sensibles.

Saisi par un espoir nouveau, Bob passa sa carabine en bandoulière et, courant de façon à ne rien perdre de l'énergie nouvelle qui l'habitait, il se dirigea vers le sapin mort tout en battant des bras afin de conserver à ses mains toute leur dextérité retrouvée.

Un quart d'heure plus tard, il était assis devant un grand feu, bien abrité par un rempart de neige, une importante provision de bois à sa portée. Dans la bouilloire, l'eau pour le thé chantait doucement. Les chiens, attirés par la flamme, avaient quitté leurs trous pour se presser autour de leur maître.

Bob versa de l'eau bouillante sur le thé. Ensuite, en attendant que la boisson réconfortante infusât, il se mit à mordre à belles dents dans une tranche de viande séchée mise à décongeler au-dessus du feu et accompagnée de biscuits.

Tout en grignotant ce repas frugal, Morane songeait à l'étrangeté de l'existence. Moins d'une heure plus tôt, en poursuivant Satan, il avait commis une imprudence qui avait bien failli lui être fatale. Peu après, une seconde poursuite lui

sauvait la vie. Seul, son désir de vengeance lui avait donné la force de se mouvoir, de lutter malgré lui contre l'emprise du froid alors que, logiquement, il aurait dû se coucher pour attendre le trépas.

Morane se versa un gobelet de thé bouillant, qu'il sirota ensuite par petites lampées gourmandes. Quand il eut terminé, il leva la tête vers le ciel. Là-bas, des nuages commençaient à obscurcir la nuit, formant un écran qui, bientôt, viendrait tamiser les rayonnements atmosphériques.

— Demain, fit Bob à haute voix, il fera moins froid et je pourrai me remettre en chasse. Après tout, malgré son nom, ce Diable du Labrador est un être vivant, un être de chair et d'os, et il ne pourra s'échapper toujours.

Pourtant, ce dont notre héros ne pouvait se rendre compte, c'était du ton sur lequel il venait de prononcer ces mots « Diable du Labrador ». Un ton dans lequel, malgré lui, il avait mis une certaine tendresse, un peu comme s'il venait d'évoquer un ami très cher.

VIII

L'aube trouva Morane frais et dispos. Il avait passé le reste de la nuit sous sa tente de nylon parfaitement hermétique, enfoui dans un épais sac de couchage, et il ne se ressentait plus de son accident de la veille. Il sortit de la tente et inspecta le ciel, pour se rendre compte qu'une couche uniforme de nuages, formant écran, contribuait à adoucir la température. Il continuait à faire froid certes, mais bien moins que le jour précédent.

En hâte, le Français ranima le feu, qui était bien bas. Ensuite, il fit fondre de la neige afin d'obtenir de l'eau bouillante. Quand il eut avalé un petit déjeuner frugal mais reconstituant, composé de *pemmican*, de biscuits et de chocolat, le tout arrosé de thé bouillant, il jeta aux chiens leur pitance de viande et de poisson séchés, puis il inspecta soigneusement ses armes pour s'assurer de leur bon fonctionnement.

— À présent, voyons si nous retrouvons la trace de ce maudit chien-loup, murmura-t-il.

La carabine au poing, il quitta le campement et sortit de la brèche. Bientôt, il découvrit ce qu'il cherchait : des empreintes bien nettes de pattes imprimées dans la neige.

Sur une distance de deux cents mètres environ, Bob suivit cette piste. Soudain, il s'immobilisa, frappé par un détail nouveau : entre les empreintes de pattes, la neige était maintenant tachée de rouge.

« Du sang ! songea Bob. Cette nuit, aurais-je, sans le savoir, blessé la bête ? »

Sur une distance de deux cents nouveaux mètres, il poursuivit sa progression. Bientôt, il ne douta plus : Satan était blessé, et ce ne pouvait être que par lui.

— Avec cette balle dans le corps et perdant son sang, il ne pourra aller bien loin et, de toute façon, sa fuite s'en trouvera ralentie. Si la chance se met de mon côté, je l'aurai rejoint avant

la fin de la journée. Pourvu qu'il ne soit pas mort à ce moment-là !...

En prononçant ces derniers mots, Morane fut surpris d'y mettre de l'inquiétude, mais il crut que c'était uniquement la crainte de se voir frustré de sa vengeance.

Regagnant le campement, Bob entreprit de démonter sa tente et de charger le traîneau. Ensuite, après avoir avalé un dernier gobelet de thé chaud tiré d'une grande bouteille thermos, il attela les chiens pour se lancer sur la piste du Diable du Labrador.

Ce fut une poursuite circonspecte, Morane ne progressant qu'avec prudence, surveillant chaque accident de terrain, chaque souche abattue, chaque monticule de neige derrière lequel le loup aurait pu se tapir. Il fallait en effet redouter la colère de la bête blessée qui, à l'approche de l'homme, pouvait se cacher afin de bondir traîtreusement dans l'intention de tuer. Une fois déjà, on s'en souviendra, Bob avait fait connaissance avec les terribles mâchoires de Satan – seule, l'épaisseur de ses vêtements lui avait évité d'avoir le bras arraché – et il ne tenait pas à renouveler l'expérience.

La piste était facile à suivre. Vers midi, elle s'incurva pour se diriger vers un bois de sapins semblable à celui où, trois semaines plus tôt, Morane avait, en compagnie de l'Indien Manitoba, été cerné par les loups.

Ayant constaté que la piste s'enfonçait entre les arbres, Bob fit la grimace. « Si Satan s'est réfugié dans ce bois, songea-t-il, ce sera difficile de l'en déloger. Il me faudra fouiller l'endroit mètre par mètre, au risque d'être assailli par derrière... »

La prudence l'incitait à renoncer à son entreprise ou, tout au moins, à attendre que l'animal se fût affaibli davantage. Ce fut cependant la pitié qui le poussa à agir. Le chien-loup était blessé, il souffrait, et ce serait faire acte de miséricorde que de lui donner le coup de grâce.

Aussi silencieusement que possible, Bob poussa son attelage jusqu'à la lisière du bois. Là, il mit pied à terre, enleva ses moufles et les remplaça par des gants de peau fourrés qui lui permettraient de faire usage de ses armes sans courir le risque

de se geler à nouveau les mains. Certes, il faisait beaucoup moins froid que la veille mais, cependant, Bob ne jugeait pas cette précaution inutile.

La winchester au poing, le revolver jouant librement dans son étui et le couteau de chasse à la ceinture, Bob s'engagea entre les sapins, essayant de repérer chaque tache de sang, chaque endroit où les pattes du loup avaient écrasé le tapis de feuilles de pins et de neige mêlées.

« Satan s'épuise, pensa-t-il au bout d'un moment. Sa foulée se fait moins large. » Il savait pourtant que tout danger n'était pas écarté, il s'en fallait de beaucoup. De derrière chaque tronc d'arbre, le fauve pouvait le guetter. Il était blessé, fatigué sans doute, mais devait être prêt à livrer son dernier combat, pour vaincre ou mourir.

Brusquement, Morane s'immobilisa, prêtant l'oreille. Des bruits lui parvenaient mais trop éloignés encore pour qu'il pût leur donner une identité précise. Pressant le pas, il continua à avancer pour, au bout d'une cinquantaine de mètres, s'arrêter à nouveau.

D'où il se trouvait à présent, il percevait nettement la rumeur d'un combat : grondements sourds du loup en fureur, auxquels se mêlaient d'autres cris, plus stridents et plus modulés. Bob ne fut pas longtemps à reconnaître ces derniers cris : les feulements de colère d'un félin.

L'angoisse tordit soudain l'estomac de Morane.

— Pourvu qu'on ne soit pas en train de me le tuer !

Sans se rendre compte de tout ce que de telles paroles avaient d'étrange dans la bouche d'un homme qui justement était là pour tuer, il s'élança en avant pour, au bout de quelques secondes, déboucher dans une étroite clairière où le Diable du Labrador, à demi couché contre le tronc d'un sapin, tenait tête à un énorme lynx.

Visiblement, le chien-loup était à bout de forces et, même s'il avait été en possession de tous ses moyens, le lynx, en dépit de sa taille, eût été pour lui un dangereux adversaire. À présent, Satan perdait son sang par de multiples blessures causées par les griffes du grand chat. C'était à peine si, de temps à autre, il trouvait lui-même l'énergie nécessaire pour lancer un coup de

gueule qui, toujours, claquait dans le vide. À chaque instant, sa résistance faiblissait et le moment était proche où le lynx l'atteindrait aux yeux, ce qui marquerait la fin du combat.

Profitant d'un bref instant où les deux adversaires se trouvaient séparés, Bob épaula sa carabine et logea une balle dans le crâne du lynx qui bondit en l'air, retomba, fouilla durant quelques secondes le sol de ses griffes, pour s'immobiliser enfin et ne plus bouger.

* * *

Lentement, une fois certain de la mort du félin, Morane s'était tourné vers Satan. Celui-ci demeurait tapi contre le tronc du sapin, n'ayant visiblement plus la force de se redresser, car il ne tentait pas de bondir pour attaquer ou fuir, se contentant de gronder en découvrant d'énormes crocs blancs.

Bob s'approcha davantage encore.

— Ainsi, dit-il, te voilà en mon pouvoir, maudit tueur de chiens. Cette fois, tu ne m'échapperas pas.

Sans se presser, le Français épaula sa carabine et visa l'animal à la tête. Satan connaissait bien la signification de ce geste, car il voulut se redresser pour combattre encore, mais les forces lui manquèrent et il retomba, impuissant.

Morane allait presser la détente quand, tout à coup, quelque chose parut se briser en lui. En même temps, un insurmontable dégoût l'envahissait. Il avait l'impression d'être sur le point de commettre un meurtre. La winchester retomba et il demeura immobile, en proie à un total désarroi. À présent, il comprenait pourquoi il avait craint que le lynx ne tuât le chien-loup.

En voyant la carabine s'abaisser, Satan s'était détendu. Blessé la veille par la balle de Morane, puis lacéré par les griffes du félin, perdant son sang en abondance, il s'épuisait de plus en plus. Finalement, il se laissa rouler de côté, les pattes étendues, formant angle droit avec le corps, sa lourde tête abandonnée sur le sol tapissé d'aiguilles de sapin, et il demeura immobile, comme s'il était mort. Il n'en était rien pourtant. La vie ne

l'avait pas quitté, car ses yeux suivaient chaque mouvement de l'homme.

Bob s'était approché. Arrivé à un mètre à peine de l'animal, il s'accroupit. Doucement, avec une sorte de tendresse amicale dans la voix, il parla.

— Alors, loup, te voilà enfin vaincu !

Au son de cette voix, Satan gronda légèrement. Il dressa les oreilles, puis les rabaissa. Dans ses yeux, de la crainte se lisait, mais aussi une vague soumission.

— Tu te souviens de l'époque où tu vivais parmi les hommes, n'est-ce pas, loup ?

Passant une moufle, par-dessus son gant, à sa main droite, Morane avança cette dernière vers le Diable du Labrador. Il allait l'atteindre, quand les crocs se découvrirent et frappèrent. Pas assez vite cependant, car la main s'était déjà retirée.

Voyons, loup, fit Bob d'une voix caressante, je ne te veux plus de mal maintenant...

Il approcha à nouveau la main et, cette fois, un grognement s'échappa seul de la gorge du fauve, qui ne tenta pas de mordre. Alors Morane, arrachant moufle et gant, tendit la main nue vers la bête. Quand ses doigts touchèrent la rude toison du cou, Satan frémit et gronda, mais à cela se bornèrent ses velléités d'attaque. Alors, lentement, la main de Morane remonta vers l'énorme tête triangulaire. L'animal ne bougea pas. Ses mâchoires demeurèrent closes et aucun son ne sortit de sa gorge. Blessé, faible, le Diable du Labrador, cet être indomptable, terreur du *wild*, qui jadis pourtant avait vécu dans la chaleur des feux, le Diable du Labrador donc reconnaissait la suprématie de l'homme.

De son côté, Morane se demandait si c'était la faiblesse ou son ancienne condition d'animal à demi domestiqué qui conférait à Satan cette soudaine résignation. Bien entendu, Bob ne se faisait guère d'illusions. En dépit de sa fierté d'avoir fini par triompher du loup, il savait qu'en pleine possession de ses moyens ledit loup ne lui aurait pas permis de l'approcher. Si Satan se laissait ainsi caresser, c'était parce qu'épuisé par la perte de sang, il n'avait plus la force de réagir. Pourtant, ce qu'il y avait de chien dans cet animal devait se souvenir également de

la toute-puissance de l'homme, qui sait blesser et tuer, mais aussi guérir.

Se redressant, Bob Morane se dirigea vers l'endroit où il avait laissé le traîneau, à la lisière du bois. Il fit s'engager l'attelage sous les arbres, pour revenir vers Satan. Choisisant alors un emplacement éloigné des sapins afin d'éviter la chute de paquets de neige, il alluma un feu. Le plus difficile à présent était de traîner le fauve blessé jusqu'à proximité du foyer. Cependant, après avoir failli se faire mordre à plusieurs reprises, il finit par y réussir en tirant l'animal par les pattes.

Par mesure de précaution, Morane avait dételé les chiens et les avait attachés au pied d'un arbre pour éviter qu'ils ne se jetassent sur Satan. Il fit alors fondre de la neige, bouillir l'eau ainsi obtenue et s'occupa à panser les multiples blessures du loup. Comprenant sans doute que l'homme n'avait d'autre intention que de le soulager, Satan se laissait faire, se contentant de pousser un gémissement et de relever la tête quand la douleur devenait trop forte.

Après avoir désinfecté les profondes éraflures causées par les griffes du lynx et extrait la balle logée dans l'épaule, Bob pansa de son mieux les plaies vives. Quand il eut terminé, il se redressa et contempla le blessé avec un sourire satisfait, pour dire :

— Tu as perdu beaucoup de sang, loup, mais avec de la persévérance, des soins constants et de la chance, peut-être réussirai-je à t'en tirer...

Comme le soir n'allait pas tarder à tomber, Morane installa le camp. Le lendemain, il chargea le Diable du Labrador sur le traîneau et reprit le chemin de sa cabane.

IX

— Alors, commandant Morane, il me semble que vous avez fait pas mal de chemin depuis le jour où, à Little Creek, vous avez flanqué une raclée mémorable à ce matamore de Rocky.

Bob avait regardé le lieutenant Grosjean d'un air intrigué.

— Pas mal de chemin ? Que voulez-vous dire par là, lieutenant ?

De la pointe du menton, le policier désigna Satan, couché près de la porte, le museau au ras du plancher comme pour mieux humer l'air venant du dehors.

— Je veux dire, expliqua le *mouty* que, tout d'abord, vous vous êtes battu pour sauver la vie à cet animal. Ensuite, vous avez voulu le tuer et voilà que, maintenant, vous l'avez changé en chien d'appartement.

— Chien d'appartement... Le terme est peut-être un peu fort, lieutenant, fit remarquer Morane avec un sourire.

Il y avait deux mois à présent que le Diable du Labrador avait été arraché à la mort par le Français. Le chien-loup était jeune et résistant et, une fois ses plaies fermées, il avait rapidement repris des forces. L'homme et lui étaient devenus de parfaits amis. Cependant, Bob n'était jamais parvenu à lui faire tirer un traîneau. Satan se laissait bien atteler mais, ensuite, il se couchait dans ses traits et ni les claquements du fouet, ni les bonnes paroles, ni les encouragements de toutes sortes ne parvenaient à le faire se lever. C'était seulement quand son nouveau maître le détachait qu'il daignait se redresser.

Cette indocilité ne partait pas d'un manque de gratitude, car l'animal, depuis qu'il avait été soigné par Morane, n'avait en aucune circonstance essayé de le mordre. Mieux, il marquait souvent son amitié pour l'homme par des jappements, des mouvements de sa queue empanachée. Bob n'ignorait pas cependant que, tôt au tard, cette alliance prendrait fin. En effet, dans quelques semaines, après les dernières chutes de neige, ce serait le dégel et l'hiver prendrait fin pour laisser place au

printemps. Morane regagnerait alors Québec et, de là, l'Europe. Alors, il devrait se séparer de Satan. Pourrait-il en effet songer un seul instant à ramener en France cet être étrange, encore indompté et auquel les grandes étendues du *wild* ne tarderaient pas à manquer ?

En vérité, Bob Morane ne se faisait pas trop d'illusions sur la conversion à la vie civilisée du Diable du Labrador. Dès que ce dernier avait été guéri, il avait aussitôt montré que son goût de l'indépendance demeurait vivace. Un soir, profitant d'un moment d'inattention de Morane, l'animal s'était enfui et, durant toute la nuit, il avait hurlé au loin avec des loups. Durant un moment, Bob avait craint qu'il ne revînt pas. Pourtant, au bout de deux jours, Satan était reparu. Bob s'était alors demandé s'il était la raison de ce retour ou si, au contraire, la seule nostalgie du feu bienfaisant et de la provende assurée, avait attiré l'animal. À plusieurs reprises, Satan s'en était allé ainsi pour revenir chaque fois après des absences plus ou moins longues.

C'était le souvenir de ces fugues, dont la dernière datait de deux jours, qui avait fait sourire le Français quand le lieutenant Grosjean avait comparé Satan à un chien d'appartement.

Après avoir mis son visiteur au courant de cet état de choses, Bob s'enquit des raisons de son passage, le deuxième au cours de l'hiver.

Le *mouty* eut un geste vague.

— Toujours cette affaire Jack Taylor, dont je vous ai parlé déjà, expliqua-t-il. Un autre chercheur d'uranium est rentré à Québec et a certifié à la famille de Taylor que celui-ci avait découvert un gisement particulièrement riche dans les Montagnes Tremblantes. Quant à Taylor, toujours pas la moindre trace. Sa famille a intéressé le gouvernement de l'affaire, et je suis à nouveau chargé de trouver le disparu, ou tout au moins un indice quelconque sur la position du gisement.

Le lieutenant Grosjean s'arrêta de parler, parut songeur, puis demanda à l'adresse de Morane :

— Par hasard, n'auriez-vous pas rencontré ou aperçu Taylor ? Sa cabane est située à une demi-journée à peine de traîneau d'ici. Il était donc votre voisin et il se pourrait qu'au

hasard de vos chasses aux images votre route ait croisé la sienne.

Morane secoua la tête.

— S'il en avait été ainsi, lieutenant, dit-il, je vous l'aurais déjà signalé. Mais je ne puis vous aider. Les seules personnes rencontrées par moi furent quelque trappeurs dont je connais les noms. Pas de Jack Taylor.

Le policier souleva et laissa retomber les bras en signe de découragement.

— Rien à faire... À mon avis, il ne reste qu'une explication à la disparition de Taylor. Celui-ci était malade du cœur. Alors qu'il se trouvait en prospection, au début de l'hiver, il a pu être terrassé par une crise, pour mourir dans un coin isolé des collines... Dans ce cas, autant vouloir retrouver une aiguille dans une botte de foin... Enfin, je vais pour la seconde fois visiter sa cabane. Peut-être finirai-je par y découvrir un indice : un journal ou un plan, par exemple.

— Désirez-vous que je vous accompagne, lieutenant ? demanda Bob. Peut-être pourrai-je vous aider...

Grosjean eut un signe de tête négatif.

— Merci de votre offre, commandant Morane, mais je ne vois pas très bien comment vous pourriez m'aider. Ma mission est sans danger. Une question de routine, tout simplement.

Morane n'insista pas. La fin de l'hiver approchait à grands pas et il avait des monceaux de négatifs en retard à développer, à classer, et il voulait que tout soit en ordre pour le jour où il regagnerait Little Creek et, de là, Québec et la France.

Le policier avait jeté un coup d'œil à sa montre.

— La journée s'avance, enchaîna-t-il. En poussant mes chiens, je puis peut-être encore atteindre la cabane de Taylor pour la nuit. J'y dormirai et, demain, à l'aube, j'entreprendrai mes travaux de recherches.

Tout en parlant, Grosjean s'était dirigé vers la porte. Morane l'y suivit et les deux hommes se serrèrent la main.

— Je compte vous revoir à votre retour, lieutenant, fit Bob. J'aimerais connaître la suite de cette affaire Taylor. Et puis j'ai toujours aimé les aventures policières.

Un petit rire, un peu narquois, jaillit d'entre les lèvres du *mouty*.

— Parlez d'une aventure policière, commandant Morane ! Juste de la routine, je vous le répète. Les bureaucrates du quartier général, à Ottawa, connaissent une vie plus mouvementée devant leurs classeurs, et il y fait moins froid.

Tout en parlant, le lieutenant Grosjean avait ouvert la porte. Il enfila ses moufles et se dirigea vers son traîneau, qui était demeuré attelé. Il fit un dernier signe de la main à Morane puis, grimpant à l'arrière du véhicule, claqua du fouet au-dessus de la tête des chiens.

Ce fut seulement quand le traîneau eut disparu derrière un accident de terrain que Bob Morane rentra à l'intérieur de la cabane.

* * *

Il était neuf heures du soir quand, Bob étant occupé à classer des négatifs, un long hurlement retentit au loin. C'était une plainte modulée, d'une tristesse infinie ; une plainte qui aurait pu être poussée par une âme en peine et qui, pourtant, n'était qu'un appel à la curée.

Morane avait relevé la tête de dessus ses négatifs.

— Les loups chassent, cette nuit, constata-t-il à voix haute.

Il se tourna vers Satan qui, couché près de la porte, les oreilles baissées, lançait de petits gémissements convulsifs.

— Alors, loup, interrogea-t-il, encore envie d'aller courir en compagnie de tes frères ?

Le Diable du Labrador parut comprendre le sens de ces paroles, car il se dressa et vint tourner autour de Morane en désignant la porte de son museau triangulaire. En même temps, il se mettait à pousser des jappements lui servant d'aboiements.

Le Français eut un geste d'impuissance.

— Allons, fit-il, il va falloir que je cède, sinon tu ne cesseras de gémir et je ne parviendrai pas à fermer l'œil de la nuit. Quand donc reconnaîtras-tu définitivement les bienfaits de la civilisation et cesseras-tu d'être un loup pour devenir un chien docile ?

Morane eut un nouveau geste marquant l'impuissance.

— Après tout, continua-t-il, peut-être as-tu raison... Voilà la fable du Chien et du Loup qui recommence et ce bon La Fontaine doit se retourner d'aise dans sa tombe.

L'animal sur ses talons, Bob se dirigea vers la porte, qu'il ouvrit. Satan demeura un instant sur le seuil, prêt à bondir au-dehors. Les regards levés vers Morane, il semblait cependant guetter un assentiment.

De la main, Bob désigna l'étendue blanche, devant lui.

— Va, loup, dit-il. Mais va donc puisque tu y tiens !

Cette fois, l'animal n'hésita plus. Il fonça à travers la neige et, bientôt, disparut dans les ténèbres.

Pendant un moment, Bob demeura debout dans l'encadrement de la porte, regardant la nuit ouverte devant lui telle une gueule avide, cette nuit qui venait de dévorer le chien-loup. Satan reviendrait-il, cette fois ? Ne resterait-il pas définitivement parti, préférant la compagnie de ses frères carnassiers à la chaleur des feux humains ?

Au cours de ces deux mois, Bob s'était pris d'amitié pour le Diable du Labrador, cet être jusqu'alors indomptable et que, seule, la reconnaissance avait retenu auprès de lui, et il se sentait peiné à la pensée de ne plus le revoir.

Scrutant toujours la nuit, Bob haussa les épaules. Pouvait-on espérer retenir Satan ? La bête avait en effet si peu du chien, sauf peut-être son amour du feu. Il n'aboyait pas mais hurlait et, en buvant, il aspirait le liquide, sans laper. Et il avait ce tempérament presque intraitable, ce tempérament de bête fauve, ce goût forcené pour la liberté et la chasse. Et puis, de toute façon, puisque lui, Morane, quitterait le Canada avant longtemps, mieux valait que Satan, qui n'était pas fait pour vivre parmi les hommes, gardât son besoin d'indépendance, toute sa force et sa ruse de bête sauvage.

Bob frissonna et porta la main à son nez, qui était en train de geler.

— Brrr, fit-il, ce n'est pas l'approche du printemps qui rend la température plus clémente, il s'en faut de beaucoup. De toute façon, le dégel ne commencera pas avant plusieurs semaines

d'ici. Il me reste du temps pour confectionner un bonhomme de neige.

Il était rentré dans la cabane et avait refermé la porte derrière lui. Il marcha alors vers le feu pour exposer à sa caresse ses mains et son visage déjà saisis par le froid. Comme il se chauffait, un hurlement retentit, pas très éloigné. Un hurlement qu'il connaissait bien.

Morane sourit comme on sourit en pensant à un ami que l'on vient de quitter, un ami déjà lointain et que, peut-être, les hasards de la vie vous empêcheront de revoir.

— Bonne chasse, loup, murmura-t-il.

X

Le lendemain matin – il était neuf heures – un grattement à la porte de la cabane attira l'attention de Morane. Sans crainte de se tromper, il avait la certitude qu'il s'agissait là d'un bruit de griffes frottées contre le bois. Tout de suite, le Français songea à Satan. C'était toujours de cette façon, en effet, que l'animal s'annonçait. Pourtant, comme Morane ne l'attendait pas de sitôt, il préféra se méfier. Il pouvait s'agir là d'un loup affamé, d'un glouton ou d'un ours réveillé trop tôt de son sommeil hivernal.

Saisissant son revolver, Bob ouvrit précautionneusement le battant, prêt à ouvrir le feu si le besoin s'en faisait sentir. Il n'eut cependant pas à user de son arme, car c'était bien le Diable du Labrador qui se trouvait là. Dès que la porte fut entrouverte, il s'élança en avant et pénétra dans la cabane. Il paraissait en proie à une vive agitation.

Morane referma la porte et demanda :

– Alors, loup, que se passe-t-il ? En aurais-tu assez de courir les grands chemins ?

Comme Bob venait de prononcer ces paroles, il se rendit compte que l'animal tenait quelque chose dans sa gueule. Une chose qu'il laissa tomber sur le plancher, aux pieds mêmes de l'homme, qui reconnut aussitôt une moufle de cuir fourrée, semblable à celles portées par tous les habitants du *wild*, trappeurs, chasseurs ou prospecteurs.

Se baissant, Bob avait ramassé la moufle, pour se rendre compte qu'elle était vieille et que son cuir qui, depuis un certain temps, ne devait pas avoir été graissé, était racorni et craquelé.

– Où donc as-tu trouvé ce vieux gant, loup ? interrogea Morane.

Bien entendu, le Diable du Labrador ne répondit pas, mais il alla se camper devant la porte en poussant des gémissements.

– On dirait que tu veux m'engager à sortir, fit encore Bob. Pour aller où ?

Alors, Satan s'approcha et, refermant les mâchoires sur un pan de la veste de Morane, tira celui-ci vers la porte. « Quelqu'un serait-il en danger ? se demanda le Français. Cette moufle semble le prouver. Un blessé peut-être... »

Aussitôt, il songea au lieutenant Grosjean, mais il repoussa vite cette supposition. En effet, la veille, il avait remarqué les moufles du policier : elles étaient neuves et taillées dans de la peau noire. Au contraire, celle-ci était brune et vieille. Il devait donc s'agir de quelqu'un d'autre.

Le chien-loup semblait s'impatienter de plus en plus. Sans cesse, il allait à la porte, poussait des gémissements, puis il revenait vers Morane et le tirait par la veste.

— Pas d'erreur, murmura Bob, il veut m'entraîner quelque part. Si, comme semble le prouver la présence ici de cette vieille moufle, un homme est en danger ; il me faut aller à son secours.

Repoussant l'animal qui continuait à le tirer par la veste, il dit :

— Patience, loup, patience !... Tu ne voudrais quand même pas que je te suive habillé aussi légèrement et que je gèle sur place.

Le Diable du Labrador parut comprendre ces paroles, car il se calma un peu, se contentant de pousser de temps à autre un petit gémissement, l'air de dire : « Dépêche-toi !... Mais dépêche-toi donc !... Le temps presse... »

En hâte, Bob se dépouilla de ses vêtements d'intérieur pour en passer d'autres, beaucoup plus épais et plus chauds et, par-dessus tout, le *parka* fourré à capuchon. Il se boucla autour de la taille la ceinture supportant un revolver dans son étui, prit sa winchester et, Satan sur les talons, sortit. D'un petit hangar extérieur, il sortit son traîneau toujours chargé et attela les chiens.

Déjà, le Diable du Labrador avait pris sa course quand le fouet de caribou claqua et que l'attelage s'ébranla.

La neige était bonne et les chiens allaient vite. On eût dit qu'ils voulaient faire la course avec Satan qu'ils ne pouvaient évidemment rejoindre à cause du traîneau qu'il leur fallait haler. Parfois, le chien-loup s'arrêtait, s'asseyait dans la neige et

attendait. Quand l'attelage arrivait à sa hauteur, il repartait d'un trot allongé et rapide.

Au-dessus de la plaine glacée, qui brillait tel un miroir éblouissant, le ciel était limpide et un soleil bas y brillait, pareil à une gigantesque lanterne. Bob dut arrêter les chiens afin de passer des lunettes à verres fumés qui devaient le préserver de la terrible cécité des neiges.

La course reprit. Satan se dirigeait vers le nord, c'est-à-dire vers les Montagnes Tremblantes, dont on apercevait au loin les sommets arrondis.

« Serait-il réellement arrivé quelque chose au lieutenant Grosjean ? » se demanda Morane, qui sentait l'inquiétude le gagner à nouveau. Pourtant, il repoussa encore cette idée. La moufle ramenée par Satan n'appartenait pas au policier. Il devait donc s'agir de quelqu'un d'autre. Peut-être un trappeur qui s'était brisé la jambe.

À présent, en plus du désir de secourir son semblable, la curiosité poussait Morane. Le fouet claqua à nouveau dans l'air sec.

— *Mush !... Mush !...*

Les patins du traîneau chantèrent plus vite sur la neige durcie qui craquait sous le poids du véhicule.

Il était près de midi, quand les montagnes furent atteintes. En réalité, il ne s'agissait pas vraiment de montagnes, mais plutôt de collines peu élevées et séparées par de profonds défilés dans lesquels le vent, en s'engouffrant, produisait un bruit rappelant la voix mal assurée d'un homme qui grelotte, d'où le nom de Montagnes Tremblantes donné à l'endroit.

Ralentissant son allure, le Diable du Labrador s'était engagé entre les collines. Toujours suivi par le traîneau, il avança durant une nouvelle demi-heure environ. Enfin, il s'arrêta au pied d'un monticule dominé par une crête rocheuse le long de laquelle les rayons du soleil, accrochant des stalactites de glace, jetaient mille chatoiements. En poussant de petits jappements, le chien-loup s'avança sur le flanc de la colline. Comme celle-ci était trop abrupte pour que les chiens et le traîneau puissent s'y engager, Bob mit pied à terre et attacha le *leader* au tronc d'un sapin. Prenant alors sa carabine, il

commença l'ascension. Assis dans la neige, Satan l'attendait. Quand Bob fut près de lui, il se redressa et se remit à grimper.

* * *

La montée devait se révéler fort pénible, car Morane s'enfonçait jusqu'aux genoux dans la neige, et le chien-loup jusqu'au poitrail. Une piste parallèle à la leur indiquait au Français que, récemment, Satan avait déjà effectué la même escalade.

Il leur fallut près d'une demi-heure de patients efforts pour atteindre la crête rocheuse. Celle-ci était constituée par une longue muraille de roc dont le sommet, en surplomb, formait un entablement d'où pendaient d'épaisses chandelles de glace donnant à l'endroit un aspect de féerie.

Après avoir tourné une dernière fois la tête vers Morane, sans doute pour l'inviter à le suivre, Satan s'engagea entre ces chandelles de glace, pour s'arrêter presque aussitôt devant une faille étroite s'ouvrant dans la muraille. À la suite de l'animal, Morane, à demi courbé, s'y engagea. Pourtant, il dut bientôt s'arrêter, n'y voyant plus goutte, car une obscurité totale régnait dans le boyau. Comme il faisait jour et qu'il n'avait pas prévu qu'il devrait pénétrer dans une grotte, il ne s'était pas muni d'une lampe électrique. Force lui fut donc de rebrousser chemin et de gagner un endroit où un sapin poussait, non loin du sommet. De son couteau de chasse, il coupa une branche, longue d'un mètre environ, qu'il dépouilla, sauf à l'une des extrémités, où il tordit les feuilles afin d'en faire une sorte de bourre. Il revint alors à l'entrée de la faille où, à l'aide du briquet à amadou qu'il avait emporté, il mit le feu à la bourre. Les aiguilles de sapin flambèrent en crépitant, communiquant le feu au bois.

En possession de cette torche improvisée et qui, par sa longueur, devait durer un certain temps, Bob s'engagea à nouveau dans le boyau. Il ne dut pas marcher longtemps, car il déboucha bientôt dans une caverne assez vaste, à la voûte haute de cinq ou six mètres. Au centre, Satan était assis auprès d'un homme, vêtu de fourrures, étendu à même le sol. Tout de suite,

à l'immobilité du visage pourtant intact, Morane, qu'une existence aventureuse avait habitué à l'image de la mort, sut que l'inconnu avait cessé de vivre. Il devait même être là depuis un certain temps et, seul, le froid avait empêché la putréfaction.

S'approchant davantage, Bob se rendit compte que l'homme avait une main recouverte d'une moufle, tandis que l'autre était nue. Il comprit alors que le chien-loup, au cours de son escapade nocturne, avait découvert le corps et que, croyant peut-être que le malheureux pouvait encore être secouru, il avait arraché l'une des moufles pour la lui apporter. Hélas ! Morane, ni personne, ne pouvait plus rien pour cet homme étendu là, privé de toute vie.

Respectueusement, Bob s'agenouilla et, du doigt, toucha la joue du défunt. La chair lui parut d'un froid de glace ; dure et sèche, elle faisait songer à celle d'une momie. Selon toute évidence, cet inconnu était mort depuis longtemps déjà : des jours, des semaines, des mois peut-être...

Alors, seulement, le Français aperçut le billet épinglé sur la poitrine du défunt. Il s'en empara et se rendit compte qu'il était couvert d'une écriture grossière, tracée à l'aide d'un stylo à bille. À la lueur de la torche, il lut :

Mon cœur me lâche. Pas la force de regagner ma cabane. Je vais mourir ici, seul. Que celui qui découvrira mes restes prenne le portefeuille qui se trouve dans la poche gauche de ma pelisse et le remette au lieutenant Grosjean, de la Police Montée. À présent, je vais m'allonger pour attendre la mort. Elle ne tardera pas. Baisers à ma femme et mes enfants.

Jack Taylor.

À ce nom, Morane sursauta.

— Jack Taylor ! murmura-t-il. Ce prospecteur que le lieutenant Grosjean cherchait et cherche sans doute encore. Il était ici, mort depuis longtemps, et seul un hasard m'a permis de le découvrir.

Fouillant les poches de Taylor, il en tira un portefeuille de cuir noir, crasseux et patiné par le temps, et qu'un épais

élastique fermait. Sans même l'ouvrir, il le glissa dans son *parka*.

« Il me faut retrouver Grosjean au plus vite, songea-t-il. Les papiers contenus dans ce portefeuille doivent être importants, surtout pour les parents de Taylor. La cabane de ce dernier ne doit pas être fort éloignée. Sans doute le lieutenant s'y trouve-t-il encore. Je vais essayer de le joindre. Ensuite, nous viendrons donner une sépulture décente à cet infortuné... »

Lentement, Satan sur les talons, Bob Morane sortit de la caverne. Du sommet de la colline, il tenta de s'orienter. En vain cependant. Nulle part, l'horizon lui étant caché par les petits monts couverts de neige, il ne découvrit quelque chose qui ressemblât à une cabane.

— Je vais continuer à m'enfoncer à travers les Montagnes Tremblantes, soliloqua-t-il. Avec un peu de chance, je finirai bien par trouver...

À pas comptés, pour éviter une glissade toujours possible, il s'engagea sur la pente afin de regagner l'endroit où il avait laissé le traîneau. À peine avait-il effectué la moitié de la descente qu'une série de détonations, venant de la droite, le fit sursauter.

XI

Figé à mi-chemin de la pente, Bob Morane s'était tourné dans la direction d'où venaient les coups de feu. Comme les Montagnes Tremblantes n'étaient pas habitées, sauf jadis par Jack Taylor qui y prospectait l'uranium, le Français avait aussitôt songé au lieutenant Grosjean, se demandant si ce dernier ne se trouvait pas en danger. Pourtant, le silence le rassura bientôt. Il sourit et murmura :

— Après tout, un policier est un homme comme un autre. Il peut également avoir envie de viande fraîche et chasser un peu.

Bob allait reprendre la descente quand, brusquement, venant de la même direction que précédemment, de nouvelles détonations éclatèrent. Cette fois, il s'agissait d'une véritable fusillade, et il ne pouvait plus être question de coups de feu tirés par un chasseur isolé.

« Grosjean ! songea Morane. Il doit être en danger... »

Déjà, il avait oublié la découverte qu'il venait de faire, des restes de Jack Taylor. Il oublia également les risques d'avalanche que pouvait entraîner une descente trop précipitée. Dans les limites permises par l'état du terrain et l'épaisseur de la neige, il se mit à dévaler la pente, Satan sur les talons.

Ce fut sans encombre qu'il atteignit le pied de la colline. En hâte, il détacha le *leader*, sauta sur le traîneau et encouragea les chiens du fouet et de la voix. L'attelage s'ébranla, tandis qu'au loin des détonations claquaient à nouveau, mais plus espacées. Bientôt, le silence se reforma. Un silence qui parut de mauvais augure à Morane.

— *Mush ! Mush !*

Le fouet claqua plus fort au-dessus de la tête des chiens et le traîneau vola littéralement sur la neige craquante. Trottant allégrement, le Diable du Labrador précédait l'attelage.

Durant une vingtaine de minutes, cette course se poursuivit, dans la direction où avaient retenti les coups de feu.

Finalement, comme ils arrivaient au débouché d'un vallon entre deux collines, Satan, qui courait toujours en avant, s'arrêta net, donnant les signes d'une grande agitation.

Cette façon de faire de la part du chien-loup incita Morane à la prudence. Arrêtant les chiens, il les attacha au pied d'un arbre et, la carabine à la main, se dirigea vers la sortie du vallon, pour atteindre bientôt l'entrée d'une courte plaine au centre de laquelle, à proximité d'un petit bois, se dressait une cabane.

D'où il se trouvait, Bob n'était séparé que par cinq cents mètres environ de la construction, qui était en tout point semblable aux autres habitations de trappeurs ou de prospecteurs. Aussi, ne fût-ce pas la cabane elle-même qui retint l'attention du Français, mais ces hommes, au nombre de trois qui se trouvaient à proximité. Deux de ces hommes étaient debout. Quant au troisième, il était couché, immobile, dans la neige, tout près d'un feu brûlant d'une flamme vive.

La distance qui le séparait du groupe était trop grande pour que Bob pût distinguer les visages. Cependant, quelque chose lui disait que l'homme étendu n'était autre que le lieutenant Grosjean. Mais pourquoi ce dernier – s'il s'agissait bien du policier – demeurait-il dans cette position, sans bouger ? Était-il mort, blessé, ou prisonnier ?

Bien décidé à en avoir le cœur net, Morane retourna vers le traîneau. Dans la crainte que Satan, en se découvrant, alertât un ennemi éventuel, il lui passa un lien de cuir autour du cou et l'attacha au tronc d'un sapin. L'animal qui, on le sait, n'avait jamais perdu le goût de la liberté, ne sembla guère goûter ce traitement, mais Bob n'y prit garde et regagna l'endroit où il se trouvait en observation quelques minutes plus tôt.

Afin de pouvoir se rendre compte avec exactitude de ce qui se passait, Bob n'avait d'autre moyen que de se rapprocher davantage de la cabane. Une telle entreprise était favorisée par le fait que l'étroite plaine n'était pas parfaitement plate, mais creusée de petites rides produites par le blizzard. Ces dénivellations n'étaient guère profondes, un mètre au maximum, mais Bob pourrait néanmoins dissimuler son avance en se glissant entre elles.

À demi courbé, rampant parfois dans la neige, Bob entreprit de se rapprocher de la cabane. Les hommes debout devant le feu ne devaient pas prêter attention à ce qui se passait aux alentours, car ce fut sans la moindre difficulté qu'il parvint à une vingtaine de mètres d'eux à peine. Dissimulé derrière un monticule, il put alors étudier à loisir les traits des trois personnages. Ceux qui se tenaient debout lui étaient inconnus. Il n'en était pas de même cependant de l'homme couché près du feu.

Comme Morane l'avait supposé, il s'agissait bien du lieutenant Grosjean. Ce dernier n'était pas mort, mais seulement ligoté, et l'expression farouche peinte sur les traits des deux inconnus en disait assez sur leurs intentions à son égard.

L'un de ces inconnus s'était approché du policier et, de la pointe de sa botte, l'avait frappé à hauteur des côtes. En même temps, il parlait, et sa voix parvint nettement jusqu'à Morane.

— Alors, lieutenant, toujours décidé à ne pas parler ?

Et comme Grosjean ne daignait pas répondre, l'homme continua :

— Pourquoi vous montrer aussi têtu, lieutenant ? Nous savons que Taylor avait découvert un riche gisement d'uranium. Or, il a disparu et il est fort probable qu'il soit mort. Comme il avait femme et enfants, il n'a pas été sans consigner le secret de sa découverte sur papier. Un papier que le gouvernement canadien paierait sans doute fort cher... Comme nous vous l'avons dit tantôt, lieutenant, nous aimerions, nous aussi, avoir ce papier. Un gisement d'uranium, cela vaut pas mal d'argent par les temps qui courent. Or, comme ces derniers temps vous avez promené votre nez dans les affaires de Taylor, nous nous sommes dit que, peut-être, vous aviez découvert le pot aux roses.

— Je vous répète, Bigaddy, que je n'ai rien découvert du tout, jeta Grosjean avec colère. Si Jack Taylor est réellement mort, il a emporté son secret dans la tombe.

En entendant ces paroles, Morane porta machinalement la main à la poche de son *parka*, où il avait glissé le portefeuille

trouvé sur la dépouille mortelle du prospecteur. Le secret de Jack Taylor ! Sans doute était-il là, sous ses doigts.

Mais le dénommé Bigaddy avait repris la parole.

— Il est possible, en effet, que vous n'ayez rien trouvé, lieutenant, mais il est possible aussi que vous ayez trouvé quelque chose. Comment répondre à cette double question ? En usant d'un petit procédé fort apprécié des amateurs par ces temps rigoureux. Quand Spike sera revenu de notre campement, nous vous enlèverons vos bottes et vous ferons griller la plante des pieds...

— Pourquoi attendre ? demanda Grosjean. Manqueriez-vous de courage, Rossy et vous, pour ne pas savoir accomplir seuls cette besogne de bourreaux ?

Bigaddy secoua la tête en éclatant de rire.

— Du courage, lieutenant ? Non, ce n'est pas cela... Nous ne voulons pas priver Spike d'un tel spectacle, tout simplement. Ce n'est pas tous les jours que l'on peut voir un chien puant de *mounty* se faire cuire à petit feu... Ah !... Ah !... Ah !... Ah !...

— Vous êtes un scélérat, Bigaddy, jeta avec mépris le policier. Vous pouvez me torturer, vous ne saurez rien de ce que vous voulez savoir, puisque moi-même j'ignore tout.

À nouveau, Bigaddy éclata de rire.

— Tu entends, Rossy ? fit-il à l'adresse de son compagnon. Ce mouchard ne sait rien. Du moins, il le dit ? Qu'en penses-tu ?

Un ricanement s'échappa d'entre les lèvres de Rossy.

— Ce que j'en pense, Big ?... Rien... Peut-être qu'il ment, peut-être qu'il dit la vérité... De toute façon, cela me sera un plaisir de voir griller une tunique rouge. Spike ne va plus tarder à présent, aussi vais-je attiser le feu.

Avec un sentiment de colère, Morane avait suivi cette conversation. « Je suis arrivé à point, songea-t-il. Sans moi, ce pauvre lieutenant Grosjean... »

Il saisit sa carabine, qu'il avait passée en bandoulière, et l'arma.

— Allons, murmura-t-il, il va falloir en découdre...

Là-bas, Rossy jetait des branches résineuses sur le feu, et de hautes flammes montaient en crépitant.

« S'ils touchent au lieutenant, songea encore Bob, je leur lance un avertissement et si, malgré cela, ils s'avisent à faire les méchants, je les abats l'un après l'autre, comme des pipes dans un tir forain...»

Il venait à peine de formuler cette pensée qu'un bruit attira son attention. Un bruit de neige foulée, qui retentissait tout près, derrière lui. Presque aussitôt, ce bruit cessa de se faire entendre. Pourtant, dans son dos, Bob devinait une présence. Cette impression devait se vérifier, car une voix rauque demanda :

— Alors, l'ami, on espionne ?

Presque en même temps, il y eut un nouveau bruit : le craquement du chien d'un revolver que l'on armait.

* * *

« Spike ! songea Morane avec terreur. Spike !... »

Il se souvenait des paroles prononcées par Bigaddy : « Quand Spike sera revenu de notre campement... » Eh bien ! c'était fait. Spike était revenu, mais il l'avait rencontré, lui, Morane, sur son chemin.

En dépit de la température extrêmement rigoureuse, Bob sentit la sueur perler à son front. Cet homme derrière lui, qu'il ne voyait pas, allait tirer, il le savait. Bientôt, dans une fraction de seconde peut-être, une balle le frapperait à la nuque, ou entre les omoplates. Et, soudain, ce furent ses réflexes qui le commandèrent. En un mouvement d'une rapidité extrême, il se laissa rouler sur le dos, braquant sa carabine qu'il n'avait pas lâchée. Tout ce qu'il vit, ce fut deux yeux noirs, féroces, dans une face bestiale, envahie par la barbe, et la gueule noire du revolver de gros calibre braqué sur lui. Il se rejeta de côté à l'instant même où l'arme tressautait dans la main qui la tenait. La balle, dont il sentit la chaleur sur sa joue, vint s'enfoncer dans la neige, à quelques centimètres à peine de son visage.

Presque instinctivement, il pressa la détente de sa carabine braquée. Il y eut une détonation sèche et le scélérat, touché en plein front, bascula en avant, pour tomber à genoux, le corps

ployé, le front dans la neige, en la posture de quelqu'un qui se prosterne.

Sachant que Spike ne se relèverait plus, Bob s'en détourna, pour regarder à nouveau en direction de la cabane. Bigaddy et Rossy ne pouvaient qu'avoir entendu la détonation, car ils manifestaient une soudaine agitation.

— Spike ! hurla Bigaddy. Spike ! Que se passe-t-il ?

Rapidement, Morane actionna le levier de sa winchester et fit passer une nouvelle cartouche dans le tonnerre de l'arme.

— Ce qui se passe, clama-t-il, c'est que Spike est allé faire un petit voyage en enfer.

Après une pause, il cria à nouveau :

— Jetez vos armes, sinon, vous irez rejoindre votre complice.

Tout ce qui va suivre se passa alors avec une rapidité inouïe. Rossy bondit vers sa carabine posée sur un tas de bois, la saisit, l'arma et, presque sans viser lâcha deux balles en direction de Morane. Ce dernier, qui s'était légèrement découvert, vit les projectiles soulever de petits nuages de neige à vingt centimètres devant lui. À nouveau, Rossy fit feu et, cette fois, Bob entendit la balle siffler à son oreille. À son tour, il épaula, visa et tira. Lâchant son arme, le bandit porta les mains à sa poitrine et s'abattit comme une masse dans la neige, où il demeura immobile.

— Surtout, Bigaddy, hurla Morane, ne bougez pas !... Ne bougez pas !

Le dernier des trois bandits ne parut pas attendre cet avertissement. Semblant ignorer le Français, il arracha son revolver de sa ceinture et tira dans la direction du lieutenant Grosjean, dans l'intention certaine de le tuer. Bob fit feu presque en même temps mais, dans sa précipitation, il ajusta mal son coup et ne toucha Bigaddy qu'à la cuisse. La douleur fut cependant si vive que le misérable lâcha son arme. Pourtant, au lieu de se rendre, il se mit à courir en boitant vers la cabane, derrière l'angle de laquelle il disparut.

Devant la lâcheté du bandit, une sourde colère, doublée d'inquiétude au sujet du lieutenant Grosjean, empoigna Morane. Il bondit en direction du feu et, enjambant le corps

inerte de Rossy, se pencha sur le policier. Celui-ci avait les yeux ouverts et la joie se lut sur son visage en voyant Morane.

— Vous a-t-il touché ? interrogea Bob.

Le *mounty* hocha la tête affirmativement.

— Une balle dans l'épaule seulement. Pas bien grave, je crois...

À l'aide de son couteau de chasse, Bob trancha les liens du policier. En hâte, il écarta ses vêtements pour mettre l'épaule à découvert. La balle avait pénétré sous la clavicule pour, labourant le muscle trapèze, ressortir au-dessus de l'omoplate. Telle quelle, la blessure n'était pas dangereuse, mais elle devait être soignée rapidement.

— Je vais aller jusqu'à mon traîneau, dit Bob, pour en rapporter les médicaments et pansements nécessaires.

Mais Grosjean eut un signe négatif.

— Non, dit-il. Ma blessure peut attendre. Il vous faut rejoindre Bigaddy au plus vite. C'est un scélérat et, tant qu'il sera en liberté, nous serons en danger. Il nous abattra tous deux.

— Il n'est pas armé, fit remarquer Morane. Ce n'est pas avec un simple couteau de chasse qu'il pourrait réellement nous inquiéter.

— Bien sûr, bien sûr, reconnut le blessé. Mais ces bandits ont un camp non loin d'ici. Bigaddy y trouvera sans doute une carabine. Il faut l'en empêcher, sinon il nous assassinera à la première occasion. Essayez de vous emparer de lui.

— Vous avez raison, lieutenant, fit Bob. Tant que cet homme sera en liberté il présentera un danger pour nous. Je vais essayer de le rejoindre. Je lui ai tiré une balle dans la cuisse, et il n'aura pu prendre beaucoup d'avance.

Tirant son revolver, il le tendit au policier.

— Prenez ceci, lieutenant. De cette façon, vous pourrez vous défendre en mon absence.

Grosjean se saisit de l'arme.

— Soyez prudent, commandant Morane. Ce Bigaddy est une de mes vieilles connaissances. Une crapule de la pire espèce, capable de tous les crimes.

Bob ne répondit pas. Le jugement du policier était définitif et il n'y avait pas le moindre commentaire à formuler. Le fait que Bigaddy avait tiré froidement sur Grosjean, alors que ce dernier se trouvait ligoté et sans défense, disait assez combien il était prêt aux pires scélératesses.

XII

Laissant le lieutenant Grosjean auprès du feu, Bob s'était élancé à son tour vers la cabane, qu'il avait contournée, tout comme venait de le faire le fuyard. La piste de ce dernier, marquée nettement dans la neige, se dirigeait vers un bosquet de sapins, dans lequel elle pénétrait.

« Le plan de Bigaddy est simple, songea Morane. Il a gagné le couvert des arbres pour être à l'abri des balles. Ensuite, en faisant un détour, il rejoindra sans doute son campement. Je vais tenter de lui couper la route... »

Certes, le forban possédait une légère avance mais, à en juger par les traces de ses pas, il traînait une jambe, ce qui permettrait à Bob de le rattraper aisément.

Suivant la piste, Morane gagna à son tour le petit bois, dans lequel il s'enfonça, la carabine tenue sous le bras, à la façon d'une mitrailleuse, et le doigt sur la détente. La piste était moins nette que précédemment, à cause des nombreuses aiguilles tapissant le sol masqué en partie par un sous-bois touffu, composé de jeunes sapins aux feuilles d'un vert encore tendre. Malgré cela, Bob, en pisteur expert qu'il était, parvint à suivre les traces du bandit. Bientôt cependant, il fit une étrange constatation : la piste, au lieu de traverser directement le petit bois s'incurvait, comme si Bigaddy avait voulu tourner en rond sous les arbres.

Et, bientôt, le Français acquit la désagréable certitude que Bigaddy n'avait pas quitté le bosquet. Il y avait décrit une série de courbes qui se coupaient, se recoupaient, se recoupaient encore, formant des boucles serrées, des huit capricieux.

Bob s'arrêta et fit la grimace. Le plan du fuyard lui apparaissait clairement. Blessé à la jambe, dépourvu d'armes à feu, Bigaddy avait compris ne pouvoir lutter efficacement contre son poursuivant. Il avait alors préféré employer la ruse. Revenant sans cesse sur ses pas en accomplissant des

mouvements tournants pour brouiller sa piste, il avait décidé d'attendre Morane afin de l'attaquer par surprise.

Bob commençait à regretter de s'être aventuré avec autant d'imprudences sous les arbres. Bien entendu, il aurait pu rebrousser chemin, fuir. Mais il était trop courageux pour se résoudre à cette solution. Quitter le couvert pour échapper à l'agression de Bigaddy lui serait apparu comme une lâcheté.

À son tour, il se mit à tourner en rond, regardant autour de lui, guettant le moindre mouvement du feuillage. Cependant, la nuit tombait et, sous le bois, tout était plongé dans une pénombre propice à l'agression. Autour de Morane, tout semblait désert. Pourtant, il n'ignorait pas que Bigaddy était là, tout près, dissimulé dans l'ombre et que lui, Morane, de chasseur, était devenu gibier.

Ce qui était important, avant tout, c'était de localiser l'ennemi. Pour cela, il fallait le pousser à se découvrir. Comment ? En lui parlant par exemple, car Bob croyait à la vertu du verbe.

— Bigaddy, dit-il à haute voix, je sais que vous êtes là, à me guetter, attendant le moment propice pour vous jeter sur moi. Peut-être réussirez-vous votre coup, mais n'oubliez pas que vous n'avez qu'un couteau et que je possède une bonne carabine, dont je sais me servir. Il suffit d'une fausse manœuvre de votre part, que vous me manquiez, et je ne vous manquerai pas, moi... Réfléchissez.

Certes, Bob ne s'attendait pas à ce que le scélérat engageât avec lui une conversation à bâtons rompus sur la pluie et le beau temps ou la dernière mode en matière de bonnets à fourrure, mais il avait espéré que, par un signe quelconque, il se trahirait. Il n'en fut rien cependant, car pas le moindre bruit, ni le moindre mouvement de feuillage n'indiqua au Français la présence du forban.

L'inquiétude commença à torturer Morane, et il regretta de plus en plus de s'être, faisant confiance en ses armes, lancé à la poursuite de Bigaddy, cet homme dont il n'avait même jamais entendu parler une heure plus tôt et qui, à présent, par la menace qu'il faisait planer sur lui, était devenu son pire ennemi.

Un silence total planait à présent dans le sous-bois que les ténèbres envahissaient de plus en plus. Lentement, sa carabine braquée, prêt à ouvrir le feu, Bob tournait sur lui-même afin de faire face à une menace qui pouvait venir de n'importe où. Et, soudain, il y eut un rapide bruit de pas derrière lui. Il voulut se retourner mais, déjà, le bruit de pas était noyé dans un grondement sauvage, suivi d'un cri d'agonie, et un homme s'écroula, la face contre terre, aux pieds de Morane. Sur les épaules de cet homme, il y avait une masse grise gigotante qui, presque aussitôt, s'en détacha. Alors seulement, en cette masse grise, Bob reconnut le Diable du Labrador. Et il comprit que le chien-loup, qu'il avait laissé attaché au tronc d'un sapin, près du traîneau, s'était libéré pour se lancer sur ses traces et attaquer Bigaddy par-derrière.

Toujours étendu face contre terre, le bandit ne bougeait plus. De son côté, Satan s'était mis à reculer en montrant les dents et en grondant.

— Viens ici, loup, dit Morane. Viens ici.

Mais le Diable du Labrador continuait à reculer, les babines retroussées sur ses crocs.

— Loup ! cria Morane. Loup !... Viens ici !... Ici !

Au lieu d'obéir à ce commandement, Satan fit brusquement volte-face et disparut entre les arbres. Bob se pencha alors sur le corps de Bigaddy, qui serrait encore le manche d'un grand couteau de chasse dans son poing droit. Le misérable, la nuque brisée par les terribles mâchoires du fauve, était mort. Et Morane comprit alors pourquoi le chien-loup avait fui ainsi après lui avoir sauvé la vie. Satan, pour avoir vécu parmi les humains, savait que tuer un homme était le plus grand méfait, que l'on payait de sa propre existence et, après avoir sauvé son bienfaiteur, il avait préféré fuir plutôt que de risquer ce châtement.

Bob soupira et, après un dernier regard au corps inerte de Bigaddy, il sortit du petit bois pour aller rejoindre le lieutenant Grosjean.

* * *

— Ainsi, commandant Morane, vous avez trouvé le corps de Jack Taylor !

Le policier avait été pansé et Bob lui avait relaté les circonstances dans lesquelles il avait découvert la dépouille du prospecteur. Les deux hommes se trouvaient à présent dans la cabane, auprès d'un bon feu. Ils comptaient passer la nuit là pour, le lendemain, à l'aube, se mettre en route vers le logis de Morane, où Grosjean attendrait que sa blessure soit refermée avant de regagner Little Creek.

À demi étendu sur un lit de sangles, le buste relevé par des couvertures roulées, le *mounty* se mit à rire doucement.

— On peut dire, commandant Morane, fit-il, que j'ai eu une heureuse surprise en vous voyant apparaître au moment où je croyais tout perdu. Bigaddy, Rossy et Spike étaient trois dangereux repris de justice recherchés pour plusieurs meurtres. Ils m'ont cerné dans cette cabane et nous avons échangé des coups de feu. Ensuite, Bigaddy a réussi à s'introduire jusqu'à moi en forçant la porte de la salle aux réserves. Il m'a tenu en respect et j'ai bien été obligé de me rendre... Sans vous, ils m'auraient torturé et, ensuite, assassiné. Je vous dois donc la vie.

Bob haussa les épaules.

— Ne parlons pas de cela, lieutenant. Si j'avais été à votre place et vous à la mienne, vous auriez agi de la même façon.

Le Français s'interrompit et demeura un instant songeur.

— Satan, lui, m'a aussi sauvé la vie, et il a fui dans la crainte d'être châtié.

— Que voulez-vous, fit Grosjean ; nous inculquons aux chiens la notion du bien et du mal, sans leur enseigner les nuances qu'ils ne saisiraient d'ailleurs pas. Ainsi que vous l'avez supposé, le Diable du Labrador, après s'être, d'instinct, jeté sur le bandit qui vous menaçait, a eu peur du châtimement et a préféré fuir.

— Vous avez raison, reconnut Morane. Nos lois sont trop complexes pour que les animaux, qui suivent celles de la nature, puissent les comprendre.

Il désigna le portefeuille de Jack Taylor, posé sur le lit, à portée de main du policier.

— Et si nous jetions un coup d’œil là-dessus ? Vous ne me paraissez guère curieux, lieutenant... Le policier sourit.

— Et vous, commandant Morane, il me semble que vous l’êtes pour deux.

— Je le reconnais, fit Bob. La curiosité a toujours été mon péché mignon.

— Et, en cette circonstance, elle mérite d’être satisfaite, enchaîna Grosjean.

Il saisit le portefeuille, l’ouvrit et, en plus de menus papiers et photographies, en tira deux enveloppes cachetées, dont l’une lui était adressée, tandis que la seconde portait le nom d’un notaire de Québec. Rapidement, le *mounty* fendit la première enveloppe, pour en extraire un papier qu’il déplia. À haute voix, il lut :

Lieutenant,

Je sens que mon mal empire et qu’à tout moment mon cœur peut lâcher. Si vous entrez en possession de cette lettre, c’est que je serai mort sans avoir pu regagner Little Creek et mettre de l’ordre dans mes affaires ; aussi vous demanderai-je d’accomplir mes dernières volontés. La lettre ci-jointe est destinée au notaire Meauregard, de Québec, et indique l’emplacement du riche gisement d’uranium que je viens de découvrir et dont maître Meauregard est chargé d’établir la concession au nom de ma femme et de mes enfants. Cette lettre contient également mon testament.

C’est vous, lieutenant, que je charge de veiller à l’accomplissement de ces dernières volontés, car je connais votre intégrité et je sais qu’en m’adressant à vous, les intérêts des êtres qui me sont chers seront en bonnes mains. Sincèrement à vous de l’autre monde.

Jack Taylor.

Le lieutenant Grosjean laissa retomber la missive. Il y avait de la tristesse dans son regard.

— Le pauvre garçon ! murmura-t-il. Il est mort au moment où la fortune lui souriait... Heureusement, sa femme et ses enfants ont maintenant un avenir assuré, et cela grâce à vous, commandant Morane. Si vous n'aviez pas découvert les restes de Taylor...

D'un geste de la main, Bob Morane interrompit son compagnon.

— Je n'ai rien découvert du tout, lieutenant. C'est Satan qui a trouvé Taylor et qui, en m'apportant une de ses moufles, m'a permis de parvenir jusqu'à lui.

Grosjean hocha la tête doucement.

— C'est vrai ce que vous dites-là... C'est donc au féroce Diable du Labrador, terreur de tous les trappeurs, qu'une famille devra de pouvoir vivre à l'abri du besoin... Ne trouvez-vous pas cela étrange ?

— Pourquoi voulez-vous que je trouve cela étrange ? fit Bob avec un peu de mauvaise humeur. Si Satan paraît dangereux à certains, c'est peut-être parce qu'ils veulent qu'il en soit ainsi, ou qu'ils en sont les responsables. Tant que j'ai traqué le chien-loup pour l'abattre, il s'est montré mon ennemi ; quand je l'ai traité avec douceur, il est devenu mon ami.

Le Français s'interrompit et demanda :

— Comment vous sentez-vous, lieutenant ?

— Fatigué, répondit le policier. J'ai perdu du sang. Et puis, ces dernières heures ont été assez mouvementées pour moi.

Passant la main sur le front du blessé, Morane le trouva brûlant.

— Vous avez de la fièvre, dit-il. Mieux vaudrait que vous vous reposiez. Demain, nous aurons à faire plusieurs heures de route pour atteindre mon logis, et vous aurez besoin de forces.

Tout en parlant, le Français avait retiré les couvertures roulées permettant à Grosjean de se tenir à demi assis.

— Je ne me sens pas très bien, en effet, reconnut le policier en se laissant retomber en arrière. Pourtant, j'aurais mauvaise grâce à me plaindre. Quand je pense au sort qui aurait été le mien si j'étais demeuré aux mains de Bigaddy et de ses complices !

Bob jeta une couverture supplémentaire sur le blessé.

— Vous pensez trop, lieutenant, dit-il. C'est mauvais dans votre état. Maintenant, dormez car, à l'aube, je sonne le clairon.

Se levant, Bob alla souffler la lampe à pétrole posée sur la table et, seules, les flammes du feu éclairèrent l'intérieur de la cabane. Après s'être assuré que la porte était bien barricadée, Morane jeta du bois sur le foyer, pour s'étendre ensuite, enroulé dans son sac de couchage, sur des peaux jetées à même le plancher.

Ainsi étendu, les yeux grands ouverts, il demeura de longues minutes éveillé, songeant au Diable du Labrador qui, quelques heures plus tôt à peine, lui avait sauvé la vie. Cet ami qu'il venait peut-être de perdre à jamais.

XIII

On n'avait pu, ce jour-là, quitter dès l'aube la cabane de Jack Taylor, à cause de la fièvre qui, ayant empoigné le policier, l'empêchait de se tenir debout. La journée était assez avancée quand, la température du blessé étant un peu tombée, on put se mettre en route. Le policier fut installé le plus confortablement possible sur son traîneau et, celui de Morane en tête, la petite caravane s'ébranla.

Les Montagnes Tremblantes avaient été traversées sans encombre, et l'on n'était plus qu'à deux heures environ du logis de Morane quand, assez loin sur la plaine, surgissant d'un creux de terrain, en avant du traîneau, une dizaine de formes sombres se détachèrent soudain sur la blancheur de la neige. Ce n'étaient encore là que des points imprécis, mais Bob leur avait cependant déjà donné une identité. Il savait qu'il s'agissait de loups. D'autres formes étaient apparues successivement à gauche, puis à droite, et les trois groupes convergèrent finalement l'un vers l'autre.

Bob se tourna vers Grosjean qui, lui aussi, avait aperçu les carnassiers.

— Ils vont se réunir, dit Morane. Si nous continuons à nous diriger vers ma cabane, ils vont nous apercevoir et nous serons obligés de les affronter.

Le policier se contenta de hocher la tête. Ses yeux brillaient de fièvre, et Bob comprit que son compagnon ne lui serait pas d'un grand secours et que, en cas d'attaque, il ne lui faudrait compter que sur lui-même pour défendre leurs deux vies.

— Allons, maugréa-t-il, il sera dit que je ne coucherai pas dans mon lit cette nuit. Faisons demi-tour vers les collines.

À l'entrée des Montagnes Tremblantes, dont il avait atteint plusieurs fois les premiers contreforts lors de ses expéditions de chasseur d'images, Morane connaissait une caverne peu profonde – à vrai dire, il s'agissait plutôt d'une simple excavation – dans laquelle, en prévision d'un séjour forcé sans

doute, un trappeur avait entassé une importante provision de bois. Là, son compagnon et lui pourraient trouver un refuge et, si le besoin s'en faisait sentir, tenir tête aux fauves.

L'attelage ayant fait demi-tour, Bob le dirigea vers les collines. Un peu à la façon des moutons de Panurge, les chiens du lieutenant Grosjean suivirent.

Depuis le matin, des nuages s'étaient amoncelés dans le ciel et, à présent, ils devenaient sans cesse plus épais, tandis que se levait un vent aux rafales coupantes comme des faux. La neige n'avait pas encore fait son apparition mais, quand elle se mettrait à tomber, le blizzard soufflerait et celui-ci était autant à craindre que les loups.

— C'est sans doute le dernier sursaut de l'hiver, murmura Bob. J'ai bien fait de songer à trouver un abri.

Les traîneaux allaient atteindre à nouveau les premiers contreforts des Montagnes Tremblantes quand, soudain, d'une étroite vallée où courait un torrent à présent gelé, une demi-douzaine de loups jaillirent et se précipitèrent sur les *huskies*. Le revolver à la main, Bob sauta du traîneau qui s'était arrêté, ainsi que celui de Grosjean, et bondit au secours des chiens. Par trois fois, son revolver tonna et les corps de trois loups jonchèrent la neige ; les survivants, jugeant sans doute la partie trop inégale, se dispersèrent vers la plaine.

Après s'être assuré qu'aucun des chiens des deux attelages n'était gravement blessé, Morane cria, à l'adresse du policier :

— Il nous faut nous mettre à l'abri au plus vite ! Croyez-vous pouvoir tenir le coup, lieutenant ?

Le *mounty* eut un signe de tête affirmatif et agita le fouet qu'il tenait dans la main droite.

— Je m'en tirerai, soyez sans crainte, fit-il d'une voix mal assurée. En avant !

Bob prit à nouveau place sur son traîneau et les deux fouets claquèrent en même temps qu'une série de *mush !... mush !* sonores. Quelques secondes plus tard, les attelages filaient à toute allure vers l'endroit où se creusait la caverne. De temps à autre, Morane se retournait pour surveiller les loups qui, attirés par les coups de feu, s'étaient à présent lancés derrière les traîneaux par petits groupes qui, lentement,

s'amalgamaient. Le plus proche de ces groupes était composé d'une vingtaine de fauves qui, le Français n'en doutait pas, auraient rejoint les traîneaux avant que ceux-ci aient atteint la caverne.

« Je dois les décourager avant qu'ils ne se jettent sur nous, pensa Bob. Sinon, ce sera le combat corps à corps et nous serons submergés par le nombre... »

Une nouvelle fois, il arrêta son attelage et, faisant signe à Grosjean de continuer à avancer, il mit un genou en terre, épaula sa winchester et visa soigneusement. L'arme était chargée de sept balles et sept loups tombèrent. Les autres, se précipitant sur les corps de leurs congénères morts, se mirent en devoir de les dévorer.

Morane grimaça un sourire, car ce repas sauvage leur laissait un peu de répit, à son compagnon et à lui.

Remontant sur son traîneau, Bob rejoignit celui de Grosjean. La neige s'était mise à tomber, ajoutant une nouvelle angoisse à celle déjà lancinante des deux hommes. Si le blizzard gagnait rapidement en intensité, ils pourraient se trouver, aveuglés par les rafales, dans l'impossibilité de gagner l'excavation. Les loups les rejoindraient et submergés sous le flot des assaillants, hommes et chiens auraient à peine le temps de se défendre.

— Il faut que nous atteignions la caverne ! hurla Bob pour dominer les plaintes du vent. Il faut que nous l'atteignions !

Les fouets claquèrent à nouveau au-dessus des têtes des *huskies*.

— *Mush !... Mush !*

Les traîneaux filèrent de plus belle sur la surface dure de la neige tandis que, derrière eux, les hurlements des loups, mêlés à ceux du blizzard, éclataient telle une musique barbare, comme si les fauves voulaient s'encourager mutuellement.

Les paupières mi-closes afin de se protéger les yeux contre la morsure des fins flocons se faisant de plus en plus serrés, Bob Morane tentait de repérer les trois sapins marquant l'entrée de l'étroite vallée au fond de laquelle était creusée l'excavation. Finalement, il les découvrit, plantés droits dans la tourmente. À demi tourné vers Grosjean, il cria :

— Courage, nous approchons !...

Les chiens semblaient avoir compris que le salut était proche et redoublaient d'efforts. Les traîneaux bringuebalaient sur le sol inégal et, souvent, les hommes avaient l'impression qu'ils allaient verser. Pourtant, ils continuaient, dans un équilibre instable, à filer à travers la tempête qui, à chaque seconde, grossissait davantage.

L'entrée de la caverne apparut, trou noir béant dans le flanc d'une colline. Les deux traîneaux s'arrêtèrent sous ce porche naturel. Bob sauta aussitôt à terre et, puisant des fagots dans la réserve de bois, il se mit à les disposer en arc de cercle devant l'entrée. Tirant alors un jerrycan du chargement de son traîneau, il répandit du pétrole sur le bois, auquel il mit ensuite le feu. Une fumée grise monta, et les flammes crépitèrent, formant une barrière mouvante et lumineuse, isolant hommes et chiens à l'intérieur de l'excavation. Morane détela les *huskies* pour qu'ils puissent se défendre si jamais les loups parvenaient à franchir le rempart du feu. Tout en préparant ses armes — carabine, revolver, couteau et hache — il se tourna vers le policier, qui était demeuré sur son traîneau.

— Il va falloir tirer vite et juste, lieutenant, dit-il. Vous en sentez-vous capable ?

Grosjean leva son poing droit, qui tenait un revolver.

— Je ferai de mon mieux, commandant Morane, dit-il.

Mais sa main tremblait, la fièvre faisait plus que jamais briller ses yeux et, à nouveau, Bob comprit qu'il n'aurait pas une aide bien efficace à attendre de la part de son compagnon.

Il n'eut cependant pas le loisir d'épiloguer là-dessus. Devant l'entrée de la caverne, des formes mouvantes venaient d'apparaître, masquées par instants par les rafales de neige se faisant de plus en plus violentes, et Bob et le lieutenant Grosjean comprirent alors que le cercle de gueules voraces venait de se refermer sur eux.

* * *

Adossé au fond de l'excavation, armes et munitions à portée de la main, Bob Morane s'apprêtait à défendre

chèrement sa vie. Quelques mois plus tôt, on s'en souviendra, il s'était trouvé dans une situation semblable mais, alors, il était en compagnie de Manitoba, le chasseur de loups, tandis qu'à présent, il ne pouvait compter que sur l'aide d'un blessé qui, si le combat tournait au corps à corps, ne pourrait lui être d'aucun secours.

Haussant les épaules avec insouciance, Bob songea que rien n'était encore désespéré. Pour l'instant, le feu les protégeait, lui et Grosjean, et il en serait ainsi tant qu'il y aurait du bois. Tout en continuant à surveiller du coin de l'œil la meute des loups qui, formant un arc de cercle, se pressaient devant l'entrée de la caverne, Morane fit chauffer du thé sur son petit réchaud à pétrole et, pendant ce temps, jeta aux chiens des poissons séchés et salés, dont il emportait toujours une provision dans ses déplacements. Pourtant, au lieu de se précipiter sur cette nourriture, les *huskies* la dédaignèrent.

Cette dernière circonstance ne manqua pas de faire réfléchir le Français. Les chiens n'avaient rien mangé depuis le matin, et s'ils refusaient leur pitance, c'était sans doute parce que la peur les dominait. Bob se prit alors à craindre que le feu pourrait très bien n'être pas une protection aussi efficace qu'il l'espérait. Affamés, les loups n'hésitaient pas à s'attaquer à l'homme, tandis qu'en toute autre circonstance ils le fuyaient. Cet hiver-là, les caribous avaient été rares et la faim des fauves devait être désespérée. Les flammes elles-mêmes ne les feraient peut-être pas reculer.

Le thé bouillait. Bob le versa dans deux grands gobelets et tendit l'un d'eux, ainsi que des biscuits et une tranche de pemmican, au lieutenant Grosjean, dont la faiblesse semblait grandir d'instant en instant.

Tout en buvant la boisson bienfaisante, le policier ne cessait d'observer les fauves de ses yeux brillant de fièvre.

— Ces loups me paraissent bien audacieux, fit-il remarquer. Tous n'ont que la peau sur les os. Ou je me trompe fort, ou ils sont particulièrement pressés de se repaître de nos carcasses.

— Sans doute serait-il prudent de prévenir leur attaque, fit Bob en saisissant sa carabine, qu'il avait déposée pour avaler

son thé. Quelques balles bien placées leur enseigneront le respect.

Il venait à peine de prononcer ces paroles que deux fauves, qu'il n'avait pas vus approcher, bondirent par-dessus le rempart de flammes. L'un d'eux retomba aux pieds de Morane qui, braquant sa winchester, eut juste le temps de le foudroyer d'une balle. Le second fut attaqué par les chiens et mis à mal.

Cet incident, qui aurait pu avoir des conséquences graves si les assaillants avaient été plus nombreux, poussa Morane à jeter de nouveaux fagots sur le feu. Pourtant, les loups ne devaient plus tenter de franchir le foyer.

Les minutes, les heures peut-être, s'écoulèrent, lentes et faites de constantes alarmes. Au-dehors de la caverne, les prunelles des fauves brillaient tels de petits phares à la lumière clignotante.

— On dirait qu'ils sont sûrs de leurs proies, fit Grosjean d'une voix faible, où perçait un intense besoin de sommeil, de repos. Quand le bois viendra à manquer, ils se lanceront à la curée.

Morane éclata d'un rire qui sonnait faux.

— Comme si nous étions assez gras pour rassasier cette bande d'affamés ! fit-il.

Et c'est alors que la catastrophe se produisit.

Une masse blanche passa devant l'entrée de la caverne et vint s'écraser sur le feu qui s'éteignit en dégageant des nuages de fumée et de vapeur d'eau. Bob comprit en un éclair qu'il s'agissait d'un paquet de neige, détaché sans doute par la chaleur, agissant un peu comme un gigantesque éteignoir.

Lâchant sa carabine qui, dans un combat de près, l'aurait encombré, il s'empara de son revolver et d'une hache. Une dizaine de loups se précipitaient dans l'excavation. Bob en abattit un d'un coup de hache, deux autres à l'aide de son revolver. Un quatrième fauve se précipita vers lui. C'était une bête puissante, à la robe grise, aux redoutables mâchoires. L'attaque était venue de biais, et Morane n'aurait sans doute guère eu le temps de la parer si, soudain, le fauve ne s'était immobilisé, l'échine tremblante, les oreilles basses.

Tout de suite, Bob avait reconnu l'animal.

— Satan !

En un éclair, il comprit que le chien-loup, s'étant joint à la harde, avait reconnu son bienfaiteur, dont il venait encore une fois prendre la défense.

Déjà, le Diable du Labrador s'était retourné contre ses congénères. Ce fut un beau combat, au cours duquel le chien-loup, les deux hommes et les *huskies* accomplirent des prodiges. Une hache dans chaque main, Bob repoussait les assaillants, tandis que le lieutenant Grosjean se défendait à coups de revolver. Satan, lui, n'avait que ses mâchoires, mais elles étaient puissantes et efficaces. Bientôt, découragés, laissant une dizaine des leurs sur le terrain, les fauves assaillants reculèrent pour rejoindre le reste de la meute toujours postée à l'entrée de la caverne.

Poussant un rugissement de joie, Morane s'empressa de jeter du bois sec sur ce qui restait du feu. Des flammes montèrent et Bob se rendit compte alors que, l'un après l'autre, les loups levaient le siège pour gagner la plaine et se lancer à la poursuite d'une harde de grands animaux auxquels les deux hommes n'eurent aucune peine à donner un nom.

— Les caribous ! hurla le policier.

Les grands ruminants étaient revenus et les loups, abandonnant cette proie trop difficile qu'était l'homme, se lançaient à leur poursuite.

Tandis que ses congénères se précipitaient à la curée, Satan avait levé vers Morane des yeux tristes, où se lisait l'expression d'une fatalité contre laquelle il lui était impossible de lutter. Bob comprit que l'appel de la vie sauvage, un instant trahie, résonnait à nouveau pour l'animal. Il désigna la plaine, où fauves et caribous n'étaient plus maintenant que des points indistincts et mouvants.

— Va, loup ! dit-il. Va avec les tiens !...

Le Diable du Labrador hésita un instant puis, avec un grondement sourd, il bondit par-dessus le feu et fila lui aussi vers la plaine.

XIV

Presque aussi soudainement qu'il s'était levé, le blizzard venait de se calmer. Toujours debout devant le feu, Bob Morane contemplait la portion de plaine visible, maintenant vide et que les premières ombres de la nuit commençaient à envahir. Le lieutenant Grosjean dut comprendre les sentiments qui empoignaient son compagnon.

— Rassurez-vous, Bob, fit-il doucement, il reviendra.

Mais Morane secoua la tête. Il savait que le Diable du Labrador ne reviendrait plus, qu'il avait été repris définitivement par la vie libre du *wild*. En une journée, il avait à deux reprises défendu l'homme qui, jadis, après l'avoir blessé, l'avait arraché aux griffes du lynx pour le soigner ensuite. Peut-être considérait-il sa dette comme définitivement éteinte...

« De toute façon, songea Morane, nous devons nous séparer tôt ou tard, moi attiré par le vaste monde, lui par l'immensité des monts et des plaines. Nous sommes un peu semblables, épris tous deux de liberté et d'indépendance, et c'est justement cette identité qui nous sépare... »

Lentement, le Français revint vers le lieutenant.

— Nous passerons la nuit ici, dit-il. Demain, nous gagnerons ma cabane où nous demeurerons quelques jours. Quand vous serez rétabli, je vous accompagnerai à Little Creek. Je n'ai plus rien à faire ici, et je ne vois pas très bien pourquoi j'attendrais le dégel. J'ai hâte d'ailleurs d'être de retour à Québec pour y faire développer mes diapositives en couleur...

Bob savait qu'il se trouvait là une excuse à un départ anticipé. Le policier le comprit également. Pourtant, il évita de prononcer les mots qui lui montaient aux lèvres. Des mots que Morane n'aurait d'ailleurs pas entendus, car il s'était à nouveau tourné vers la plaine, maintenant complètement envahie par les ténèbres, comme s'il y cherchait un fantôme. Il serra les dents et les poings pour refouler les larmes qui lui montaient aux yeux.

Des larmes dont il n'aurait pas eu honte d'ailleurs. Peut-on avoir honte de pleurer un ami perdu ?

Mais le Diable du Labrador était-il bien un ami perdu ? Tant qu'il parcourrait les vastes étendues nordiques, une complicité demeurerait entre le redoutable chien-loup et l'homme, que tout semblait séparer, mais que, malgré tout, le hasard avait réunis en une brève et vigoureuse fraternité.

NOTES

La Gendarmerie royale du Canada ou Police Montée

La Gendarmerie royale du Canada, seule police fédérale du pays, est une organisation vivante et active, qui représente en même temps une tradition déjà vieille.

Ses cavaliers en tunique rouge et or, qui rappellent le passé romanesque du pays, donnent l'exemple de la dignité et du dévouement discrets et symbolisent aux yeux du monde entier le courage et la détermination qui caractérisent leur patrie.

Créée à l'origine pour maintenir l'ordre dans les vastes régions situées à l'ouest de l'Ontario, la Gendarmerie royale du Canada est encore souveraine aujourd'hui dans les Territoires du Nord-Ouest et au Yukon.

Ses fonctions sont nombreuses et variées, en raison du partage de l'administration entre les dix législatures provinciales et les autorités fédérales d'Ottawa. Du quartier général d'Ottawa sont dirigées et coordonnées les opérations de dix-sept divisions ayant un effectif global de 4.164 officiers et agents aidés de 1.459 constables spéciaux, fonctionnaires et employés civils.

La colonisation paisible de l'Ouest canadien, au tournant du siècle, est toute à la gloire de cette organisation qui portait alors le nom de Police Montée du Nord-Ouest et qui fut créée par le Gouvernement fédéral en 1873 pour faire respecter la justice dans les régions cédées par la Compagnie de la baie d'Hudson. Alors que l'Ontario et Québec maintiennent leur propre police, les autres provinces ont conclu des accords avec le Gouvernement fédéral pour que la Gendarmerie royale du Canada se charge, moyennant rétribution annuelle, de l'application du Code criminel et des lois provinciales sur leurs territoires.

La Police Montée du Nord-Ouest fut constituée en partie d'après le modèle de la Gendarmerie d'Irlande et en partie d'après l'un des systèmes en usage dans l'Inde. Comme elle jouait le rôle d'un corps militaire, il convenait qu'elle adoptât l'uniforme et l'économie intérieure d'une armée. Cependant, le Premier ministre, Sir John A. Mac Donald, déclarait déjà alors qu'il voulait une garde simple, mobile, entièrement civile, adaptée aux rigueurs du pays, et qui déploierait « le moins possible de galons d'or et d'apparat ». Pour faire plaisir aux Indiens, qui aimaient les tuniques écarlates des soldats de la reine Victoria en garnison dans l'Ouest, les hommes de la Police Montée reçurent cet uniforme désormais traditionnel. La tunique rouge devint un symbole d'autorité bienveillante.

À la suite de l'insurrection indienne de 1876 et de la bataille de Little Big Horn, au cours de laquelle un régiment de cavalerie américaine, commandé par le général Custer fut massacré jusqu'au dernier homme, un certain nombre de Sioux s'enfuirent vers le nord pour échapper aux représailles des États-Unis. La Police Montée, avec seulement deux cent quatorze officiers et agents, dut assurer l'ordre et la sécurité sur une frontière longue de plusieurs centaines de milles. Grâce à son habileté ainsi qu'à la loyauté et au prestige de Pied-de-Corbeau, chef de la puissante confédération des Pieds-Noirs, les autorités canadiennes parvinrent à conclure le plus important traité jamais signé par le Canada, qui accordait au gouvernement d'Ottawa une autorité incontestée dans tout l'Ouest canadien.

À la suite de la guerre des Boers, à laquelle prirent part un grand nombre d'hommes de la Police Montée, environ 300.000 colons s'établirent dans l'Ouest sur des terres qui leur furent concédées. En 1904, des détachements étaient établis dans l'île Herschel, dans le territoire du Yukon, dans l'Arctique, ce qui étendait le champ d'action de la Police Montée depuis la frontière américaine jusqu'à l'océan Arctique et de la baie d'Hudson à la frontière de l'Alaska.

La Police Montée accéda à la renommée mondiale lorsqu'un de ses détachements défila à Londres à l'occasion du Jubilé de la reine Victoria. En 1904, le roi Édouard VII

récompensa la Police Montée des services signalés qu'elle avait rendus, en ajoutant à son titre le qualificatif de « royale ». L'année suivante, les provinces de Saskatchewan et d'Alberta, sur lesquelles la Police Montée avait veillé dès les débuts, furent taillées dans les plaines de l'Ouest et entrèrent dans la Confédération canadienne. Pendant les dix années qui suivirent, les agents de la Police Montée continuèrent de remplir leur mission de justice et d'humanité, parcourant des milliers de milles à cheval, en traîneau à chiens, en canot et en bateau.

En 1918, la Police Montée fut chargée de l'application des lois fédérales dans toute la partie du Canada sise à l'ouest de Port-Arthur et de Fort-William.

En 1920, sa juridiction fut étendue à tout le Canada, son quartier général fut transféré de Regina à Ottawa et elle prit le nouveau nom de Royale Gendarmerie à cheval du Canada. Elle ajouta en même temps à son champ d'action un territoire situé à l'est de la baie d'Hudson. L'avion prit rang parmi les moyens de transport qu'elle utilisait. Des expéditions mémorables, en 1924, poussèrent très avant en pays esquimau. La plus importante exploration, qui ait eu lieu par la suite, a été le voyage d'une goélette de la Gendarmerie royale, la *Saint-Roch*, qui franchit en 1942 le passage du Nord-Ouest. Ce voyage historique, de Vancouver à Halifax, dura vingt-huit mois. L'époque des explorations est maintenant révolue, mais les agents de la Gendarmerie royale continuent de reculer les frontières de la civilisation.

La période 1932-1934 fut marquée par la création de la division de la Marine. À l'heure actuelle, la Gendarmerie dessert un territoire presque aussi vaste que l'Europe et ses multiples fonctions lui imposent des opérations aériennes, maritimes et terrestres.

La Gendarmerie royale a besoin de talents divers. Chaque candidat doit toutefois se distinguer par son intégrité, un haut degré d'intelligence et le sens du devoir. Le choix des recrues se fait comme ailleurs par un examen leur permettant de révéler leurs connaissances, à quoi s'ajoutent un test psychométrique et une entrevue-épreuve.

Signalons les autres qualités que l'aspirant doit réunir : être célibataire et sujet britannique ou citoyen canadien, parler, lire et écrire l'anglais ou le français et posséder une bonne santé. Il doit enfin être jeune (18-30 ans) et assez grand (au moins 5 pieds 8 pouces). Les candidats admis dans la Gendarmerie royale n'ont pas la permission de se marier durant leurs cinq premières années de service. Après ce temps, le commissaire peut leur en accorder la permission, à condition qu'ils soient âgés d'au moins vingt-quatre ans, qu'ils n'aient pas de dettes et possèdent \$ 1.200 en espèces ou en biens réalisables. La période d'engagement est de cinq ans et ils doivent se réengager à l'expiration de chaque période pour avoir droit à la pension de retraite, qui peut leur être accordée en vertu de la loi sur la Gendarmerie royale du Canada. Triés sur le volet dès le début, les agents continuent à subir des examens périodiques jusqu'à la fin de leur carrière. Le programme des recrues, durant leurs six mois d'initiation, comprend la manœuvre militaire, l'équitation, le tir, ainsi que l'étude du Code criminel, de la technique des enquêtes, et des relations publiques sans compter plusieurs autres cours, notamment de natation et de sauvetage.

Les agents n'ont recours au cheval qu'en de rares cas d'urgence, mais l'équitation constitue cependant un élément important de leur programme de formation. L'école d'équitation avec ses exercices éreintants, cultive merveilleusement le corps et le caractère. Afin de soutenir le moral des hommes et pour qu'ils continuent d'être un modèle aux yeux de la jeunesse canadienne, l'équitation est conservée au programme comme école incomparable d'intrépidité, de calme, de présence d'esprit, de persévérance et d'esprit sportif.

Le programme de formation de la Gendarmerie est d'une envergure considérable. Les collèges établis à cette fin à Regina et Edmonton, il y a moins de dix ans fonctionnent à une cadence très vive. Le cours avancé de technique policière et les cours de perfectionnement inscrits à l'horaire sont suivis non seulement par des membres de la Gendarmerie et des sûretés provinciales et municipales du Canada mais encore par certains de leurs collègues étrangers.

La Gendarmerie ne pourrait avoir de meilleurs agents de publicité que ces stagiaires et que sa très sérieuse revue trimestrielle, *RCMP Quaterly*, revue la plus citée du Canada. Les célèbres manifestations équestres appelées « parades musicales » ont réapparu depuis la fin de la guerre, et ont été acclamées à Londres et dans toutes les grandes villes de l'Amérique du Nord. La musique militaire de la Gendarmerie royale, la huitième depuis 1876, est l'une des meilleures du continent.

Cependant, en dépit de ces diverses manifestations extérieures, la Gendarmerie royale du Canada est toujours la « force silencieuse », modeste et discrète. Simplement et sans tapage, elle reste fidèle à sa devise : « Maintiens le droit ».

*Document dû à la courtoisie
de l'Ambassade du Canada.*

FIN